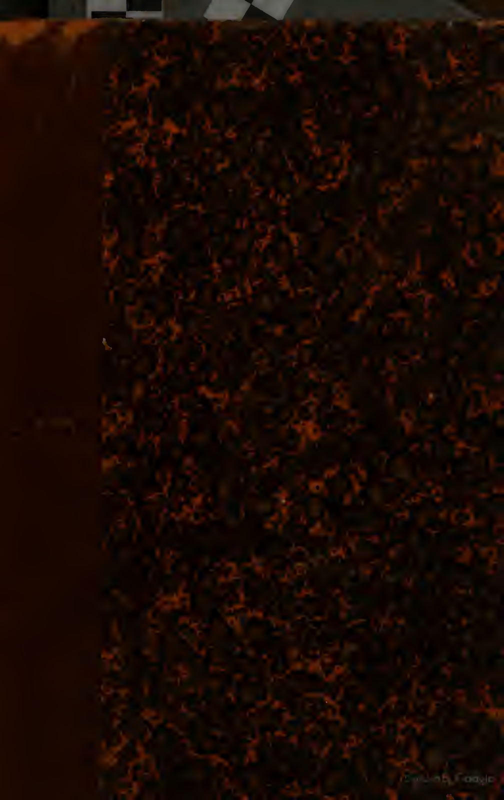




ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

AVEC COMMENTAIRES



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC XLIX



ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

TOME II

Édition des Souscripteurs

ŒUVRES

DE M. A. DE

LAMARTINE

NOUVELLES

MÉDITATIONS POÉTIQUES

AVEC COMMENTAIRES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC XLIX







PRÉFACE

DES

SECONDES MÉDITATIONS.

A M. DARGAUD.

Dans l'un des innombrables entretiens que nous avons ensemble depuis vingt ans, et dans lesquels je vous ai ouvert *péripatétiquement* toute mon âme, vous m'avez demandé pourquoi les secondes Méditations n'avaient pas excité d'abord le même enthousiasme que les premières, et pourquoi ensuite elles avaient repris leur rang à côté des autres? Je vous ai répondu : « C'est que les premières étaient les pre- « mières, et que les secondes étaient les secondes. »

Il n'y a pas eu d'autre raison; mais cette raison en est une, bien qu'elle paraisse une puérilité. En effet, la nouveauté en tout est un immense élément de succès. L'étonnement fait partie du plaisir à l'apparition d'une beauté de l'art comme d'une beauté de la création, comme d'une beauté vivante. Une fois ce premier étonnement épuisé ou émoussé, la chose reste aussi belle, mais elle n'est plus aussi admirée. Le ravissement même devient une habitude; et l'habitude, comme dit *Montaigne*, « enleve sa primeur à toute « *saveur*. » Croyez-vous que le premier rayon de soleil qui inonde le matin les yeux de l'homme qui s'éveille, soit plus pur et plus éblouissant que les rayons qui le suivent, et dont on ne s'aperçoit plus? Non, mais il est le premier. Croyez-vous que les milliards de coups de canon qui se tirent par an dans le monde, frappent l'oreille et l'imagination de l'homme de la même impression dont son oreille et son imagination furent frappées la première fois que, par l'invention de la poudre foulée dans le bronze, il crut voir et entendre le tonnerre descendre des nuages, s'allumer et retentir sous sa main? Croyez-vous que les milliers d'aérostats qui s'élèvent tous les ans au-dessus des dômes illuminés de nos capitales, dans leurs jours de fêtes, attirent, fascinent et éblouissent autant les yeux de la foule, que ce premier globe aérien emportant au ciel sa nacelle pliante sous le poids de ces deux pilotes que nos pères virent naviguer pour la première fois dans les cieux? Non : le phénomène est le même, l'admiration s'est

usée. L'invention vieillit comme toute chose ici-bas. S'il en était autrement, la vie se passerait en extases devant les merveilles du génie humain inventées par ceux qui nous ont précédés, et que nous foulons aux pieds. La nouveauté est une des conditions de l'enthousiasme.

En descendant du grand au petit, je l'éprouvai tout de suite à l'apparition de ce second volume de mes poésies. J'étais le même homme; j'avais le même âge ou un an de plus, la fleur de la jeunesse, vingt-six ans; je n'avais ni gagné ni perdu une fibre de mon cœur, ces fibres avaient les mêmes palpitations; la plupart même des méditations qui composaient ce second recueil avaient été écrites aux mêmes dates et sous le feu ou sous les larmes des mêmes impressions que les premières. C'étaient des feuilles du même arbre, de la même séve, de la même tige, de la même saison; et cependant le public n'y trouva pas au premier moment la même fraîcheur, la même couleur, la même saveur. « Ce n'est plus cela, s'écriait-on de toutes parts; ce n'est plus le même homme, ce ne sont plus les mêmes vers! » C'est que si mes vers étaient encore aussi neufs pour ce public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers.

C'est aussi que l'envie littéraire, éveillée par un premier grand succès surpris à l'étonnement des lecteurs, avait eu le temps de s'armer contre une *récidive* d'ad-

miration, et s'arma en effet de mon premier volume contre le second.

C'est enfin que mes admirateurs, même les plus bienveillants, étaient eux-mêmes en quelque sorte avares et jaloux de la vivacité d'impression qu'ils avaient éprouvée à la lecture de mes premières poésies, et que cette impression était si forte et si personnelle en eux, qu'elle les empêchait réellement d'éprouver une seconde fois une autre impression semblable; comme une première odeur, respirée jusqu'à l'enivrement, empêche l'odorat de sentir une corbeille des mêmes fleurs.

Je compris cela du premier coup. Je ne suis pas né impatient, parce que je ne suis pas né ambitieux, bien que je sois né très-actif. J'attendis.

Il me fallut attendre à peu près quinze ans. Pourquoi quinze ans? me dites-vous. Parce qu'il me fallut attendre une génération de lecteurs nouveaux, et qu'il faut à peu près quinze ans chez nous pour qu'une nouvelle génération en politique, en littérature, en idées, en goût, remplace une autre génération, ou s'y mêle du moins en proportions suffisantes pour en modifier les sentiments. Les générations d'hommes ont trente-trois ans, les générations d'esprits ont quinze ans.

Or, du moment où une génération d'esprits nou-

veaux, d'enfants, de jeunes gens, de jeunes femmes, eurent lu, non pas mon premier volume seulement comme la génération lisante de 1821, mais mes deux volumes à la fois, sans acception de date, sans préférence d'impressions reçues, sans privilége d'âge, sans comparaison de souvenirs, ces nouveaux lecteurs impartiaux trouvèrent (ce qui était vrai) mes premiers et mes seconds vers parfaitement semblables d'âme, d'inspiration, de défauts ou de qualités. Les deux volumes ne furent plus qu'une seule œuvre dans leur esprit, et furent les Méditations poétiques.

J'ai éprouvé ensuite, dans tout le cours de ma vie littéraire, politique, oratoire ou poétique, le même phénomène. Toujours, et par une sorte d'intermittence aussi régulière que le flux et le reflux de l'Océan, le flux ou le reflux de l'opinion et du goût s'est caractérisé envers moi par une faveur ou par une défaveur alternative. Toujonrs on s'est armé d'un volume contre un autre volume, d'un premier genre de mes poésies contre un nouveau genre, de l'approbation donnée à un de mes actes contre un second, de l'applaudissement soulevé par un de mes discours contre le discours qui suivait. Ainsi est faite l'opinion publique : elle ne veut pas reconnaître longtemps même son plaisir. Il faut qu'elle construise et qu'elle démolisse sans fin, pour reconstruire après, même les plus insignifiantes renommées. Elle finit par une suprême raison quand ses jouets sont morts, et qu'elle s'appelle la pos-

térité; mais, pendant qu'ils vivent, elle n'est réellement pas encore l'opinion : elle est le caprice de la multitude.

Voilà ce que je vous disais un jour en descendant, nos fusils sous le bras, nos chiens sur nos talons, les pentes ravinées de sable rouge des hautes montagnes semées de châtaigniers qui font la toile peinte de la scène entre Saint-Point et le mont Blanc.

Où sont ces jours maintenant? Où sont ces pensées nonchalantes qui s'échangeaient entre nous alors en conversations interrompues, comme les bruissements des saules et des chênes alternaient doucement, sous les premières ombres des soirées, avec les babillages des eaux filtrant à nos pieds dans les rigoles de la montagne? Le rapide sillage du temps, qui court en changeant la scène et les spectateurs, nous a emportés tous deux sous d'autres latitudes de la pensée. Que d'autres entretiens aussi n'avons-nous pas eus depuis sur d'autres théâtres et sur de plus importants sujets? Nous avons vu s'agiter les peuples, crouler les trônes, surgir les républiques, bouillonner les factions, et l'esprit des sociétés désorientées chercher à tâtons la route vers l'avenir entre des ruines et des chimères, jusqu'à ce qu'il trouve le vrai chemin que Dieu seul peut lui éclairer. Ces méditations d'un autre âge ne s'écrivent ni en vers ni en prose. Aucune langue ne contiendrait les actes de foi, les frissons de doute, les élans de

courage, les abattements de tristesse, les cris de joie, les gémissements d'angoisses intérieures, les conjectures, les aspirations, les invocations que les hommes préoccupés du sort des peuples, et mêlés à ce mouvement des choses humaines, se révèlent dans l'intimité de leurs âmes pendant cette traversée des révolutions. Ce sont des mots, des syllabes, des points de vue, des horizons qui s'ouvrent et qui se referment devant l'esprit en un clin d'œil. Cela ne se note pas dans les livres, mais dans l'intelligence et dans le cœur d'un ami. Votre cœur et votre intelligence ont été, depuis vingt ans, les pages où j'ai jeté en courant ce que je ne me dis qu'à moi-même, et ce qui n'a été feuilleté que par vous. Quand j'aurai cessé de causer, et que vous vous souviendrez encore; quand vous reviendrez en automne visiter cette vallée de Saint-Point où j'ai laissé tomber plus de rêveries dans votre oreille que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin; le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre ses quatre pierres de granit grises, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale, à l'extrémité des jardins, sur les confins de la vie et de la mort, vous rappelleront ce que nous nous sommes dit, ici ou là, assis ou debout, sous telle inclinaison de l'ombre, sous tel rayon du soleil, au chant de tel oiseau dans les branches sur nos têtes, aux aboiements de tel

chien, au hennissement de tel cheval de prédilection dans l'enclos; vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répondre, et vous serez, mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie écoulée. Cela m'est doux à penser. Ce n'est pas la postérité, c'est encore un crépuscule de la vie humaine après que notre court soleil est déjà éteint. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent. C'est l'aurore boréale du tombeau.

Les Orientaux, qui ont tout dit parce qu'ils ont tout senti les premiers, ont un proverbe plein de ce sens exquis de l'amitié. « Pourquoi Dieu, disent-ils, a-t-il « donné une ombre au corps de l'homme? C'est pour « qu'en traversant le désert l'homme puisse reposer « ses regards sur cette ombre, et que le sable ne lui « brûle pas les yeux. » Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire, quand j'aurai passé.

LAMARTINE.

Paris, 3 juillet 1849.

NOUVELLES

MÉDITATIONS POÉTIQUES.

PREMIÈRE

MÉDITATION.

LE PASSÉ.

A M. A. DE V***.

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.

En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit;
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur, dans le vallon,
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon;
C'est l'heure où, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin;
Et c'est l'heure où l'âme qui pense
Se retourne, et voit l'Espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.
De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance

Obscurcit déjà la moitié;
Et près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau,
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé :
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours, si tu l'oses!
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin?
Jamais, d'un œil perçant d'audace,

L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin?

En vain, sur la route fatale
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort;
Ces monuments mélancoliques,
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin;
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Hélas! entre hier et demain!

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts!
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits!

Combien de fois, dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins!
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour à tour,
Et sur leurs ailes nuancées
Égaraient nos molles pensées
Dans les dédales de l'amour!

Mais, dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.
Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin.

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,

Retourne-toi; cherchons la trace
De l'amour, de la volupté.
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres,
Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

Ici, sur la scène du monde
Se leva ton premier soleil.
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil!
Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, le zéphire,
Murmuraient des accords charmants.
Écoute : la feuille est flétrie;
Et les vents sur l'onde tarie
Rendent de sourds gémissements.

Reconnais-tu ce beau rivage,
Cette mer aux flots argentés,
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés?

Un nom chéri vole sur l'onde!...
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux! quel nom tu prononces!
Ne vois-tu pas parmi ces ronces
Ce nom gravé sur un cercueil?...

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais qui se penche,
Et jette une ombre au sein des eaux?
Là, sous une forme étrangère,
Un ange exilé de sa sphère
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler? quel bruit t'étonne?
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort;
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,

Hélas ! ne recueillera pas :
Là l'oubli perdit ta mémoire ;
Là l'envie étouffa ta gloire ;
Là ta vertu fit des ingrats.

Là l'Illusion éclipsée
S'enfuit sur un nuage obscur ;
Ici l'Espérance lassée
Replia ses ailes d'azur.
Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts ;
Tes sens épuisés se plaignirent,
Et tes blonds cheveux se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi des rives étrangères
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errants,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,
Dans ses jardins l'onde a tari ;
Et, sur le seuil qui fut sa joie,

Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent,
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur, qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.
Sans regret, au flot des années
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours!

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours,
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des Amours;
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le temps qui nous dévore
Ne donne pas l'heure d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin;
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain.
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite:
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la Mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside,
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là refleuriront nos jeunesses;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont dissipé l'ombre des bois,

L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours,
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous les pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel ;
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

COMMENTAIRE

DE LA PREMIÈRE MÉDITATION.

Cette méditation était adressée au comte Aymon de Virieu, l'ami le plus cher de mes premières années. J'ai parlé de lui dans le premier volume des *Confidences*. C'est de lui aussi qu'il est fait mention dans *Raphaël*. C'est lui qui me donna asile pendant l'hiver de 1817, que j'étais venu passer à Paris pour y voir un moment chaque soir la personne que j'ai célébrée sous le nom d'Elvire.

Virieu m'aimait comme un frère. Bien que nous n'eussions pas les mêmes caractères, nous avions les mêmes sentiments. Il avait sur moi la supériorité de l'âge, de la naissance, de la fortune, de l'éducation. Il aimait le grand monde, où son esprit prompt et brillant le faisait distinguer et applaudir. Ces tournois de conversation m'étaient insupportables : ils me fatiguaient l'esprit sans me nourrir le cœur. La fumée d'un narghilé, s'évaporant dans un ciel pur, m'a toujours paru moins inutile et plus voluptueuse que ces gerbes pétillantes d'esprits

inoccupés, brillant pour s'éteindre sous les lambris d'un salon. Je n'aimais la conversation qu'à deux; je fuyais le monde. Le sentiment s'évapore à ce vent et à ce bruit. Ma vie était dans mon cœur, jamais dans mon esprit.

Cependant Virieu m'introduisit pour ainsi dire par force dans deux ou trois salons où il était adoré. Il y parlait sans cesse de son ami le sauvage et le mélancolique; il récitait quelques-uns de ses vers; il donnait envie de me connaître. Il me conduisit ainsi chez madame de Sainte-Aulaire, sa cousine, chez madame de Raigecourt, chez madame de la Trémouille, chez madame la duchesse de Broglie. Madame de Sainte-Aulaire et son amie madame la duchesse de Broglie étaient, à cette époque, le centre du monde élégant, politique et littéraire de Paris. Le siècle des lettres et de la philosophie y renaissait dans la personne de M. Villemain, de M. Cousin, des amis de madame de Staël enlevée peu d'années avant à la gloire, de tous les orateurs, de tous les écrivains, de tous les poëtes du temps. C'est là que j'entrevis ces hommes distingués qui devaient tenir une si haute place dans l'histoire de leur pays : M. Guizot, M. de Montmorency, M. de la Fayette, Sismondi, Lebrun, les Américains, les Anglais célèbres qui venaient sur le continent; mais je ne fis que les entrevoir. J'étais moi-même comme un étranger dans ma patrie. Je regardais, j'étais quelquefois regardé; je parlais peu, je ne me liais pas. Deux ou trois fois on me fit réciter des vers. On les applaudit, on les encouragea. Mon nom commença sa publicité sur les lèvres de ces deux charmantes femmes. Elles me produisaient avec indulgence et bonté à leurs amis; mais je m'effaçais toujours. Je rentrais dans l'ombre aussitôt qu'elles retiraient le flambeau.

La nature ne m'avait pas fait pour le monde de Paris. Il m'offusque et il m'ennuie. Je suis né oriental et je mourrai tel. La solitude, le désert, la mer, les montagnes, les che-

vaux, la conversation intérieure avec la nature, une femme à adorer, un ami à entretenir, de longues nonchalances de corps pleines d'inspirations d'esprit, puis de violentes et aventureuses périodes d'action comme celles des Ottomans ou des Arabes, c'était là mon être : une vie tour à tour poétique, religieuse, héroïque, ou rien.

Virieu n'était pas ainsi. Il causait avec une abondance et une grâce intarissables. Il savait tout; il s'intéressait à tout. Il se consumait des nuits entières en conversations avec les hommes ou avec les femmes d'esprit du temps. Il revenait se coucher quand je me levais. Il était épuisé de paroles et fatigué de succès. Il en jouissait, et je le plaignais. J'aimais mieux mon poêle, mon livre, mon chien, mes courses solitaires dans les environs de Paris, et, le soir, une heure d'entretien passionné avec une femme inconnue de ce monde, que ces vertiges d'amour-propre et ces applaudissements de salons. Virieu les appréciait bien comme moi à leur juste valeur; mais il se laissait séduire lui-même par l'admiration qu'on lui témoignait. J'étais ensuite son repos. Nous passions des demi-journées entières à répandre ensemble notre esprit sur les cent mille sujets qui jaillissent de deux jeunes intelligences qui s'entre-choquent, comme les étincelles jaillissaient du foyer quand nos pincettes remuaient au hasard le feu. Nous avons dépensé ainsi tête à tête ensemble, pendant dix ans, plus de paroles qu'il n'en faudrait pour résoudre tous les problèmes de la nature.

Plus tard, Virieu entra dans la diplomatie. Nous ne cessions alors de nous écrire. Il a brûlé mes lettres, j'ai brûlé les siennes. Les siennes étaient pleines d'idées, les miennes ne contenaient que des sentiments. Au retour de ses voyages, il se maria; il se retira dans ses terres. Il passa de l'excès du monde dans l'excès de la solitude, du scepticisme dans la servitude volontaire de l'esprit. Il abdiqua sa philosophie dans sa foi. Il

se consacra tout entier à sa femme, à ses enfants, à ses champs. Notre amitié n'en souffrit pas. Ce fut à ce moment de sa carrière que, revenant moi-même un jour sur la mienne, je lui adressai ces vers. Ils avaient pris, en s'adressant à lui, l'accent de son propre découragement. Quant à moi, je n'étais pas aussi découragé de la vie que ces vers semblent l'indiquer, ou plutôt mes découragements étaient fugitifs et passagers comme les sons de ma lyre. Un chant, c'était un jour. Ce jour-là j'étais à terre; le lendemain j'étais au ciel. La poésie a mille notes sur son clavier. Mon âme en a autant que la poésie; elle n'a jamais dit son dernier mot.

SECOND COMMENTAIRE

DE LA PREMIÈRE MÉDITATION.

Cette ode est adressée au plus intime et au plus cher de mes amis, le comte Aymon de Virieu, dont j'ai beaucoup parlé dans les *Confidences*, et surtout dans l'histoire de *Graziella*. J'ai fait là son portrait; je ne le referai pas. Vers l'âge de trente ans, nos jeunesses finies, nous nous séparâmes pour prendre chacun nos routes diverses dans la vie. Nous entrâmes l'un et l'autre dans la diplomatie. Il alla à *Rio-Janeiro*, ce Constantinople du nouveau monde, avec l'ambassade du duc de Luxembourg; j'allai à Naples avec l'ambassade de M. de Narbonne, homme aussi modeste qu'excellent. Mais nous restâmes aussi liés après la séparation que nous l'avions été depuis le collége. Notre correspondance formerait des volumes d'intimités et d'excursions de cœur et d'esprit sur tous les sujets. Nous aiguisions nos intelligences l'une contre l'autre. Il était la meule, moi le tranchant.

Dans un de ces moments où la vie devient sombre sous le passage de quelque nuée, et où l'on fait involontairement des

retours sur le passé, jonché déjà de tombeaux et de feuilles mortes, je lui adressai ces vers. Lui seul me comprenait bien; il avait été le confident de toutes mes plus secrètes émotions d'esprit et de cœur. Il m'entendait à demi-mot; sa pensée achevait la mienne.

Cela fut écrit en Italie en 1824.

DEUXIÈME

MÉDITATION.

ISCHIA[1].

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes;
Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit.

[1] Ile de la Méditerranée, dans le golfe de Naples.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint du jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan amoureux de ces rives tranquilles
Calme, en voyant leurs pieds, ses orageux transports,
Et, pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton âme à ces torrents de vie;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son ombre te convie;
Son astre dans le ciel se lève et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline?
Par la main de l'amour c'est un phare allumé;
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La beauté, dans le songe où son âme s'égare,
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux :

« Viens : l'amoureux silence occupe au loin l'espace;
« Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur!
« C'est l'heure; à peine au loin la voile qui s'efface
« Blanchit, en ramenant le paisible pêcheur.

« Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
« J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
« Ainsi que de son nid la colombe craintive
« Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

« Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
« J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos;
« Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
« Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

« Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
« A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom;
« J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante
« L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon.

« Maintenant sous le ciel tout repose, ou tout aime :
« La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
« La fleur dort sur sa tige, et la nature même
« Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée;
« Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
« Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
« De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

« A la molle clarté de la voûte sereine
« Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
« Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
« Se perd en pâlissant dans les feux du matin. »

Elle chante; et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis ne livrent au zéphire
Que des soupirs mourants, de silences coupés.

Celui qui, le cœur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
Sentirait tout à coup le rêve de son âme
S'animer sous les traits d'une chaste beauté;

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs;

Celui qui, respirant son haleine adorée,
Sentirait ses cheveux, soulevés par les vents,
Caresser en passant sa paupière effleurée,
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyants;

Celui qui, suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son âme en ce beau lieu,
Oublierait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu?

Et nous, aux doux penchants de ces verts Élysées,
Sur ces bords où l'amour eût caché son Éden;
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élyséen;

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise!... Et cependant on dit qu'il faut mourir!

COMMENTAIRE

DE LA DEUXIÈME MÉDITATION.

C'est l'île de mon cœur, c'est l'oasis de ma jeunesse, c'est le repos de ma maturité. Je voudrais que cela fût le recueillement de mon soir, s'il vient un soir. On a vu et on verra dans les *Confidences* pourquoi.

J'ai décrit les îles du golfe de Naples dans l'épisode de *Graziella.* La première fleur d'oranger qu'on a respirée en abordant, presque enfant, un rivage inconnu, donne son parfum à tout un long souvenir.

En 1821, je passai un nouvel été dans l'île d'Ischia avec la jeune femme que je venais d'épouser. J'étais heureux; j'avais besoin de chanter, comme tout ce qui déborde d'émotions calmes. J'écrivis beaucoup de vers sous les falaises de cette côte, en face de la mer antique et du cap Misène, qu'Horace, Virgile, Tibulle, avaient contemplés de cette même rive avant moi. La plupart de ces vers, écrits par moi à cette époque, n'ont jamais

paru, et n'existent même plus. Les soupirs n'ont pas de corps. Ces vers se sont exhalés avec les parfums de l'île; ils se sont éteints avec les reflets de lune sur les murs blancs des pêcheurs de Procida; ils se sont évanouis avec les murmures des vagues que je comptais à mes pieds. Je suis retourné bien des fois depuis à Ischia; j'y ai déposé les plus chères reliques, larmes ou félicités de ma jeunesse. Le brillant soleil de ce climat rassérène tout, même la mort.

TROISIÈME

MÉDITATION.

SAPHO.

ÉLÉGIE ANTIQUE.

L'aurore se levait, la mer battait la plage.
Ainsi parla Sapho debout sur le rivage;
Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots :

Fatal rocher, profond abîme,
Je vous aborde sans effroi !
Vous allez à Vénus dérober sa victime :
J'ai méconnu l'Amour, l'Amour punit mon crime.
O Neptune, tes flots seront plus doux pour moi!
Vois-tu de quelles fleurs j'ai couronné ma tête ?
Vois : ce front si longtemps chargé de mon ennui,
Orné pour mon trépas comme pour une fête,
Du bandeau solennel étincelle aujourd'hui.
On dit que dans ton sein... mais je ne puis le croire,
On échappe au courroux de l'implacable Amour;
On dit que par tes soins si l'on renaît au jour,
D'une flamme insensée on y perd la mémoire.
Mais de l'abîme, ô dieu, quel que soit le secours,
Garde-toi, garde-toi de préserver mes jours!
Je ne viens pas chercher dans tes ondes propices
Un oubli passager, vain remède à mes maux :
J'y viens, j'y viens trouver le calme des tombeaux.
Reçois, ô roi des mers, mes joyeux sacrifices!
Et vous, pourquoi ces pleurs? pourquoi ces vains sanglots?
Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos!

Importuns souvenirs, me suivrez-vous sans cesse?
C'était sous les bosquets du temple de Vénus :

Moi-même, de Vénus insensible prêtresse,
Je chantais sur la lyre un hymne à la déesse.
Au pied de ses autels soudain je t'aperçus.
Dieux! quels transports nouveaux! ô dieux! comment décrire
Tous les feux dont mon sein se remplit à la fois?
Ma langue se glaça, je demeurai sans voix,
Et ma tremblante main laissa tomber ma lyre.
Non, jamais aux regards de l'ingrate Daphné
Tu ne parus plus beau, divin fils de Latone;
Jamais, le thyrse en main, de pampre couronné,
Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe traîné,
N'apparut plus brillant aux regards d'Érigone.
Tout sortit... de lui seul je me souvins, hélas!
Sans rougir de ma flamme, en tout temps, à toute heure,
J'errais seule et pensive autour de sa demeure :
Un pouvoir plus qu'humain m'enchaînait sur ses pas.
Que j'aimais à le voir, de la foule enivrée,
Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,
Lancer le disque au loin d'une main assurée,
Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux!
Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,
S'élancer le premier au bout de la carrière,
Et, le front couronné, revenir à pas lents!

Ah! de tous ses succès que mon âme était fière!
Et si de ce beau front de sueur humecté
J'avais pu seulement essuyer la poussière!
O dieux! j'aurais donné tout, jusqu'à ma beauté,
Pour être un seul instant ou sa sœur ou sa mère!
Vous qui n'avez jamais rien pu pour mon bonheur,
Vaines divinités des rives du Permesse,
Moi-même dans vos arts j'instruisis sa jeunesse;
Je composai pour lui ces chants pleins de douceur,
Ces chants qui m'ont valu les transports de la Grèce.
Ces chants, qui des enfers fléchiraient la rigueur,
Malheureuse Sapho, n'ont pu fléchir son cœur,
Et son ingratitude a payé ta tendresse.

Redoublez vos soupirs, redoublez vos sanglots!
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles charmes
A son indifférence avaient pu l'arracher;
Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher;
S'il eût été du moins attendri par mes larmes;
Jamais pour un mortel, jamais la main des dieux
N'aurait filé des jours plus doux, plus glorieux.
Que d'éclat cet amour eût jeté sur sa vie!

Ses jours à ces dieux même auraient pu faire envie;
Et l'amant de Sapho, fameux dans l'univers,
Aurait été, comme eux, immortel dans mes vers.
C'est pour lui que j'aurais, sur tes autels propices,
Fait fumer en tout temps l'encens des sacrifices,
O Vénus! c'est pour lui que j'aurais nuit et jour
Suspendu quelque offrande aux autels de l'Amour.
C'est pour lui que j'aurais, durant des nuits entières,
Aux trois fatales Sœurs adressé mes prières;
Ou bien que, reprenant mon luth mélodieux,
J'aurais redit les airs qui lui plaisaient le mieux.
Pour lui j'aurais voulu, dans les jeux d'Ionie,
Disputer aux vainqueurs les palmes du génie.
Que ces lauriers brillants, à mon orgueil offerts,
En les cueillant pour lui m'auraient été plus chers!
J'aurais mis à ses pieds le prix de ma victoire,
Et couronné son front des rayons de ma gloire.

Souvent, à la prière abaissant mon orgueil,
De ta porte, ô Phaon, j'allais baiser le seuil.
« Au moins, disais-je, au moins, si ta rigueur jalouse
Me refuse à jamais ce doux titre d'épouse,
Souffre, ô trop cher Phaon, que Sapho, près de toi,
Esclave si tu veux, vive au moins sous ta loi!

Que m'importe ce nom et cette ignominie,
Pourvu qu'à tes côtés je consume ma vie,
Pourvu que je te voie, et qu'à mon dernier jour
D'un regard de pitié tu plaignes tant d'amour?
Ne crains pas mes périls, ne crains pas ma faiblesse :
Vénus égalera ma force à ma tendresse.
Sur les flots, sur la terre, attachée à tes pas,
Tu me verras te suivre au milieu des combats;
Tu me verras, de Mars affrontant la furie,
Détourner tous les traits qui menacent ta vie,
Entre la mort et toi toujours prompte à courir...
Trop heureuse, pour lui si j'avais pu mourir!
Lorsque enfin, fatigué des travaux de Bellone,
Sous la tente, au sommeil ton âme s'abandonne,
Ce sommeil, ô Phaon, qui n'est plus fait pour moi,
Seule me laissera veillant autour de toi;
Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,
Assise à tes côtés durant la nuit entière,
Mon luth sur mes genoux soupirant mon amour,
Je charmerai ta peine, en attendant le jour. »
Je disais, et les vents emportaient ma prière;
L'écho répétait seul ma plainte solitaire,
Et l'écho seul encor répond à mes sanglots.
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

Toi qui fus une fois mon bonheur et ma gloire,
O lyre, que ma main fit résonner pour lui,
Ton aspect que j'aimais m'importune aujourd'hui,
Et chacun de tes airs rappelle à ma mémoire
Et mes feux, et ma honte, et l'ingrat qui m'a fui.
Brise-toi dans mes mains, lyre à jamais funeste!
Aux autels de Vénus, dans ses sacrés parvis,
Je ne te suspends pas : que le courroux céleste
Sur ces flots orageux disperse tes débris,
Et que de mes tourments nul vestige ne reste!
Que ne puis-je de même engloutir dans ces mers
Et ma fatale gloire, et mes chants, et mes vers!
Que ne puis-je effacer mes traces sur la terre!
Que ne puis-je aux enfers descendre tout entière,
Et, brûlant ces écrits où doit vivre Phaon,
Emporter avec moi l'opprobre de mon nom!

Cependant si les dieux, que sa rigueur outrage,
Poussaient en cet instant ses pas vers le rivage;
Si de ce lieu suprême il pouvait s'approcher;
S'il venait contempler sur le fatal rocher
Sapho, les yeux en pleurs, errante, échevelée,
Frappant de vains sanglots la rive désolée,
Brûlant encor pour lui, lui pardonnant son sort,

Et dressant lentement les apprêts de sa mort,
Sans doute à cet aspect, touché de mon supplice,
Il se repentirait de sa longue injustice;
Sans doute par mes pleurs se laissant désarmer,
Il dirait à Sapho : « Vis encor pour aimer! »
Qu'ai-je dit? Loin de moi, quelque remords peut-être,
A défaut de l'amour, dans son cœur a pu naître;
Peut-être dans sa fuite, averti par les dieux,
Il frissonne, il s'arrête, il revient vers ces lieux;
Il revient m'arrêter sur les bords de l'abîme;
Il revient!... il m'appelle... il sauve sa victime!...
Oh! qu'entends-je?... Écoutez... Du côté de Lesbos
Une clameur lointaine a frappé les échos!
J'ai reconnu l'accent de cette voix si chère,
J'ai vu sur le chemin s'élever la poussière!
O vierges, regardez! Ne le voyez-vous pas
Descendre la colline et me tendre les bras?
Mais non! tout est muet dans la nature entière,
Un silence de mort règne au loin sur la terre;
Le chemin est désert!... Je n'entends que les flots!
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

Mais déjà, s'élançant vers les cieux qu'il colore,
Le soleil de son char précipite le cours.

Toi qui viens commencer le dernier de mes jours,
Adieu, dernier soleil! adieu, suprême aurore!
Demain du sein des flots vous jaillirez encore;
Et moi je meurs! et moi je m'éteins pour toujours!
Adieu, champs paternels! adieu, douce contrée!
Adieu, chère Lesbos à Vénus consacrée!
Rivage où j'ai reçu la lumière des cieux;
Temple auguste où ma mère, aux jours de ma naissance,
D'une tremblante main me consacrant aux dieux,
Au culte de Vénus dévoua mon enfance;
Et toi, forêt sacrée, où les filles du ciel,
Entourant mon berceau, m'ont nourri de leur miel,
Adieu! Leurs vains présents que le vulgaire envie,
Ni les traits de l'Amour, ni les coups du destin,
Misérable Sapho, n'ont pu sauver ta vie!
Tu vécus dans les pleurs, et tu meurs au matin!
Ainsi tombe une fleur avant le temps fanée;
Ainsi, cruel Amour, sous le couteau mortel,
Une jeune victime à ton temple amenée,
Qu'à ton culte en naissant le pâtre a destinée,
Vient tomber avant l'âge au pied de ton autel.

Et vous qui reverrez le cruel que j'adore
Quand l'ombre du trépas aura couvert mes yeux,

Compagnes de Sapho, portez-lui ces adieux :
Dites-lui... qu'en mourant je le nommais encore!...

Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots,
Vous revîntes sans elle, ô vierges de Lesbos!

COMMENTAIRE

DE LA TROISIÈME MÉDITATION.

C'était en 1816. Je n'avais pas encore écrit vingt vers de suite. J'étais à Paris, livré à la dissipation et surtout au jeu, qui a dévoré tant de jours et tant de nuits de mon adolescence. Mes amis partageaient mes égarements ; mais ils étaient tous cependant des jeunes gens d'élite, lettrés, rêveurs, penseurs, jaseurs, poëtes ou artistes, comme moi. Dans les intervalles de loisir et de réflexion que le jeu nous laissait, nous nous entretenions de sujets graves, philosophiques, poétiques, dans les bois de Saint-Cloud, d'Ivry, de Meudon, de Viroflay, de Saint-Germain. Nous y portions des poëtes, surtout des poëtes sensibles, élégiaques, amoureux, selon nos âges et selon nos cœurs. Nous les lisions à l'ombre des grands marronniers de ces parcs impériaux.

Un soir, en rentrant d'une de ces excursions, pendant laquelle nous avions relu la strophe unique, mais brûlante, de Sapho, sorte de Vénus de *Milo* pareille à ce débris découvert par M. *de Marcellus*, qui contient plus de beauté dans un frag-

ment qu'il n'y en a dans tout un musée de statues intactes, je m'enfermai, et j'écrivis le commencement grec de cette élégie ou de cette *héroïde*. Je me couchai, je me relevai avec la même fièvre et la même obstination de volonté d'achever enfin un morceau quelconque ayant un commencement, un milieu, une fin, et digne d'être lu à mes amis d'une haleine. Je passai ainsi trois jours sans sortir de ma chambre, oubliant le jeu et le théâtre, et me faisant apporter à manger par la portière de mon hôtel, pour ne pas évaporer ma première longue inspiration.

L'élégie terminée (et elle était beaucoup plus longue), j'ouvris ma porte à mes amis, et je leur lus mon premier soi-disant chef-d'œuvre. Aussi jeunes, aussi novices et aussi amoureux de poésie que moi, ils me couvrirent d'applaudissements, ils copièrent mes vers, ils les apprirent par cœur, ils les récitèrent de mémoire, tantôt à moi-même, tantôt à leurs autres amis. Ce fut mon baptême poétique.

Huit jours après, nous n'y pensions plus. Le jeu nous avait repris dans son vertige, et nous consumions les plus belles heures de notre jeunesse à entasser sur le tapis du hasard des monceaux d'or que le rateau du banquier amenait devant nous, et qu'il balayait par un autre coup, comme dans un rêve.

Après avoir perdu tout ce que je possédais, je partis de Paris, n'emportant pour tout trésor que cette élégie de Sapho. J'avais acheté un cheval arabe avec les débris de ma fortune de joueur; je le montais, et je faisais ma route à petites journées pour le ménager. Je me récitais à moi-même mes propres vers pour m'abréger les heures, et j'oubliais mes adversités de joueur malheureux dans l'entretien de mon cheval, de mon chien et de mon pauvre et douteux génie, qui commençait à balbutier en moi.

QUATRIÈME

MÉDITATION.

LA SAGESSE.

O vous qui passez comme l'ombre
Par ce triste vallon de pleurs.
Passagers sur ce globe sombre,
Hommes, mes frères en douleurs,

Écoutez! voici vers Solime
Un son de la harpe sublime
Qui charmait l'écho du Thabor :
Sion en frémit sous sa cendre,
Et le vieux palmier croit entendre
La voix du vieillard de Ségor.

Insensé le mortel qui pense!
Toute pensée est une erreur.
Vivez et mourez en silence,
Car la parole est au Seigneur.
Il sait pourquoi flottent les mondes;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous,
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe:
Et vous, mortels, que savez-vous?

Asseyez-vous près des fontaines,
Tandis qu'agitant les rameaux,
Du midi les tièdes haleines
Font flotter l'ombre sur les eaux :
Au doux murmure de leurs ondes
Exprimez vos grappes fécondes,

Où rougit l'heureuse liqueur ;
Et de main en main, sous vos treilles,
Passez-vous ces coupes vermeilles
Pleines de l'ivresse du cœur.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons;
Enivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté :
Vivez, aimez, c'est la sagesse !
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel ;
Et le cœur blessé qui soupire

Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel.

Les astres roulent en silence,
Sans savoir les routes des cieux;
Le Jourdain vers l'abîme immense
Poursuit son cours mystérieux;
L'aquilon, d'une aile rapide,
Sans savoir où l'instinct le guide,
S'élance et court sur vos sillons,
Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés?
Le jour présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.
Passez, passez, ombres légères;
Allez où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux.
De ce lit où la mort sommeille,
On dit qu'un jour elle s'éveille
Comme l'aurore dans les cieux.

COMMENTAIRE

DE LA QUATRIÈME MÉDITATION.

Le mot *sagesse* est ici pris en dérision. La sagesse est de faire effort et de souffrir, pour perfectionner en soi le type imparfait de l'homme que la nature a mis en nous. Nous naissons ébauché, nous devons mourir statue. Le travail est la loi humaine; la volupté n'est que l'égoïsme des sens.

Je savais bien tout cela quand j'écrivis cette ode en 1826, à Florence; mais l'âme s'énerve dans le bonheur, comme le corps s'énerve dans les climats trop tempérés de l'Orient. J'étais heureux. Je fis comme Salomon, je m'enivrai de mon bonheur, et je dis : Il n'y a pas d'autre sagesse.

Je n'ai pas besoin de dire au lecteur que c'est là un paradoxe en vers, dont Horace ou Anacréon aurait pu faire des strophes bien plus assoupissantes que les miennes, mais dont Platon aurait rougi. Il y a plus de philosophie dans une larme ou dans une goutte de sang versée sur le Calvaire, que dans tous les proverbes de Salomon.

CINQUIÈME

MÉDITATION.

LE POËTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter :

Et l'aile de la Mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
Faut-il gémir? faut-il chauter?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne m'inspire,
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour; puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir!
Pour moi qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poëte est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois:
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne güida dans ses jeux ma main novice encore:
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort:

J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal! Et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps?—Il n'est plus.—Mais la gloire?—Hé! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté!

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Hé quoi! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours?
Ce souffle d'un mourant, quoi! c'est là de la gloire!
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours?

J'en atteste les dieux! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom inventé par le délire humain;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre en passant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli:

De ce brillant débris le flot du temps se joue;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?

Mais pourquoi chantais-tu? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre;
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit;
Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
Sous ses cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée;
La parole manquer à sa bouche oppressée;
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes : « Je t'aime! »
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs;

Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre,
L'horizon est moins vaste ; et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre,
Au bruit de vos sacrés concerts!

COMMENTAIRE

DE LA CINQUIÈME MÉDITATION.

A l'âge de seize ans, j'avais lu dans le poëte anglais *Pope* trois strophes qui m'étaient restées depuis dans le souvenir, et que j'avais essayé de traduire en vers avec l'aide de mon maître de langue.

En 1825, étant allé à Lyon pour consulter, sur des langueurs dont j'étais atteint, un des fameux médecins que cette ville possède toujours comme Genève ou Bologne, et croyant que j'étais condamné à mourir jeune, j'éprouvai la même mélancolie et je retrouvai en moi les mêmes images que *Pope* avait rêvées, et qu'il avait essayé de peindre.

J'étais seul dans une chambre d'auberge, dont les fenêtres ouvraient sur la Saône lente, terne, et voilée de brumes, sous la sombre colline de *Fourvières*, au sommet de laquelle s'élèvent les premiers temples du christianisme dans les Gaules. La religion de ma mère et de mon enfance se présentait, dans ces années-là, à ma tristesse avec toutes les tendresses du ber-

ceau, avec toutes les perspectives dont elle a embelli l'autre côté de la tombe. J'écrivis ces strophes avec les larmes du souvenir et de l'espérance.

Le soir, je les portai à mon ami M. de Virieu, qui résidait alors dans le voisinage de Lyon. Il était lui-même malade. Je m'assis près de son lit, aux derniers rayons du soleil sur ses rideaux, et je lui lus les strophes, échos tristes, mais sereins, de deux vies qui finissent. Je vis, aux larmes de mon ami, que ces vers venaient du cœur, puisqu'ils y reproduisaient une si vive impression. Je les laissai à Virieu, qui me les rendit quelques mois après, pour l'impression.

SIXIÈME

MÉDITATION.

L'ESPRIT DE DIEU.

A L. DE V....

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Au bord des profondes forêts :

Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde; et l'incendie
Embrase un immense horizon!

O mon âme! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu?
Viendra-t-il, comme un doux zéphire,
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur?
Ou sous ses ailes frémissantes
Briser ces cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur?

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible, au gré du sort:
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort.
Aux cœurs altérés d'harmonie,
Qu'importe le prix du génie?

Si c'est la mort, il faut mourir !...
On dit que la bouche d'Orphée,
Par les flots de l'Hèbre étouffée,
Rendit un immortel soupir.

Mais, soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits,
L'Esprit ne souffle qu'à son heure,
Et ne se repose jamais...
Préparons-lui des lèvres pures,
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfants, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu !

Fuyant des bords qui l'ont vu naître,
De Laban l'antique berger,
Un jour, devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger :
Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles ;
Ses pas ébranlaient le vallon ;
Le courroux gonflait sa poitrine,

Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment;
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement;
Leurs bras menaçants se replient,
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés;
Comme un chêne qu'on déracine,
Leur tronc se balance, et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés.

Tous deux ils glissent dans la lutte;
Et Jacob, enfin terrassé,
Chancelle, tombe, et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :
Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux!

Mais sur le lutteur qu'il domine
Jacob encor mal affermi
Sent à son tour sur sa poitrine
Le poids du céleste ennemi :
Enfin, depuis les heures sombres
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'Esprit du Seigneur !

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux :
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux.
Quand le doigt d'en haut se retire,
Restons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports,
Jusqu'à ce que la main puissante
Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords.

COMMENTAIRE

DE LA SIXIÈME MÉDITATION.

J'écrivis cette ode à Paris, dans un de ces moments de sécheresse où l'âme se torture sans pouvoir enfanter sa pensée. Cette belle image de Jacob luttant avec l'ange, qui m'avait toujours paru inexpliquée, se révéla alors à moi. C'était évidemment l'inspiration de Dieu combattant contre la volonté aveugle et rebelle de l'homme. Cette idée me frappa tellement un matin à mon réveil, que je la chantai d'une seule haleine; et que l'ode était écrite avant que le fils de la portière de mon hôtel, qui me servait de page, et dont j'ai parlé dans les *Confidences*, m'eût apporté mes habits et allumé le feu de ma cheminée.

SEPTIÈME

MÉDITATION.

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;

Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom! demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non! La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire;
Rien... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides :
La victoire te prit sur ses ailes rapides;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel;

Et, de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront!
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front!

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.

Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie;
Émousser le poignard, décourager l'envie,
Ébranler, raffermir l'univers incertain;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit?

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre;
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain;

Là, tes pas abaissaient une cime escarpée;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain!

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime!
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait:
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé;
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé!

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne,
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.

Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre;
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?...

COMMENTAIRE

DE LA SEPTIÈME MÉDITATION.

Cette méditation fut écrite à *Saint-Point*, dans la petite tour du nord, au printemps de l'année 1821, peu de mois après qu'on eut appris en France la mort de Bonaparte à Sainte-Hélène. Elle fit une immense impression dans le temps. Je n'aimais pas Bonaparte : j'avais été élevé dans l'horreur de sa tyrannie. L'inquisition de cet homme contre la pensée était telle, que la police de Paris ayant été informée qu'un jeune homme de Mâcon, âgé de dix-sept ans, prenait des leçons de langue anglaise d'un prisonnier de guerre en résidence dans cette ville, le préfet vint chez le père de ce jeune homme lui signifier, au nom de l'empereur, de faire cesser cette étude de son fils, s'il ne voulait pas porter ombrage au gouvernement. En écrivant cette ode, qu'on a trouvée quelquefois trop sévère, je me trouvais donc moi-même trop indulgent : je me reprochais quelque complaisance pour la popularité posthume de ce grand nom. La dernière strophe surtout est un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même n'est rien moins

qu'une vertu; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument: il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre: voilà la vérité en prose.

La circonstance dans laquelle j'appris la nouvelle de la mort de Bonaparte est trop remarquable pour que je ne la consigne pas ici.

J'étais à Aix, en Savoie. Madame de Saint-Fargeau, fille de Lepelletier de Saint-Fargeau, assassiné par *Paris* le jour de la condamnation de Louis XVI, en expiation de son vote, m'avait invité à dîner chez elle. Je me rendis à son hôtel. J'y trouvai le maréchal Marmont; il ignorait encore, comme tout le monde, la mort de son compagnon de jeunesse et de son empereur. Un moment après, entra M. de Lally-Tollendal. La conversation s'engagea sur des choses indifférentes. On attendit longtemps un quatrième convive; c'était le duc Dalberg, ambassadeur à Turin. Comme il n'arrivait pas, on se mit à table. L'entretien était serein, gai, très-intéressant pour moi, jeune homme obscur, assis entre les représentants de deux siècles. Enfin, au milieu du dîner, arriva le duc Dalberg. Il paraissait ému. Il s'excusa sur la nécessité où il avait été d'ouvrir son courrier, et de lire des dépêches importantes. « Il y a une bien « grande nouvelle, » dit-il à madame de Saint-Fargeau avant de s'asseoir; « *il* est mort! » *Il* voulait dire l'homme du siècle. Tout le monde le comprit. Le duc raconta alors l'événement et les détails.

J'étais en face du maréchal Marmont. Je surpris la nature avant qu'elle eût le temps de s'arranger ou de se voiler. Je vis dans la pâleur subite de la physionomie, dans le pli involontaire des lèvres, dans l'accent brisé de la voix, et bientôt dans les larmes montant du cœur aux yeux sous les larges sourcils noirs du soldat, la douleur non simulée, mais profonde et dé-

chirante, de l'homme et de l'ami. Tous ceux qui étaient là détestaient Bonaparte : le duc Dalberg, comme ami de M. de Talleyrand; M. de Lally-Tollendal, comme émigré rentré, voué au culte des Bourbons; madame de Saint-Fargeau, comme fille de son père, ayant eu la république pour marraine; moi, comme poëte. Le maréchal n'avait donc aucun intérêt à feindre. D'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps de composer son visage. Il fut atterré. Il se leva de table, et marcha longtemps dans la salle, les yeux levés au ciel, et les lèvres balbutiant des mots que nous n'entendions pas.

Non, un tel homme n'était pas un traître! Il avait été placé dans une circonstance terrible entre sa patrie et son ami, bourrelé, surpris, indécis, entraîné. Mais il y avait eu étourdissement dans sa pensée; il a subi une fatalité, il a perdu une heure plus tôt, il n'a pas vendu son bienfaiteur. L'attachement dans le cœur ne survit pas à la trahison. L'histoire peut chercher les clauses du pacte infâme et imaginaire dans lequel il aurait vendu son compagnon de jeunesse. Quant à moi, j'ai vu les larmes de l'ami. Je ne crois pas au traître.

HUITIÈME

MÉDITATION.

LES ÉTOILES.

A MADAME DE P....

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.

On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur,
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit;
Et le souffle du soir qui vole sur sa trace
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois :
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tel qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir, en s'ouvrant, des gerbes d'étincelles.
D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi;
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles
Qui, revenant au port d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux ;
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux ;
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être... ah ! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'amour !

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même avec eux emportés dans leur cours,

Vers un port inconnu nous avançons toujours.
Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote!
Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute!

Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage;
Car de la vérité la lumière est l'image.
Oui, si j'en crois l'éclat dont vos orbes errants
Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,
Et, quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme aux bords de la paupière;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments
Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poëte,
Tentes du ciel, Édens, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix!
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie
Nourrissent à jamais les enfants de la vie;

Et l'homme un jour peut-être, à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous?
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème!

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre;
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme; et s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse,

Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse;
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs;
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée;
Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux:
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine;
Je sécherais leurs pleurs; et quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir; et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir!

Et vous, brillantes sœurs, étoiles mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux;

Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne;
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd :
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être;
Et, noyant dans mon sein ses tremblantes clartés,
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez.

COMMENTAIRE

DE LA HUITIÈME MÉDITATION.

La nuit est le livre mystérieux des contemplateurs, des amants et des poëtes. Eux seuls savent y lire, parce qu'eux seuls en ont la clef. Cette clef, c'est l'infini. Le ciel étoilé est la révélation visible de cet infini. L'œil n'y cherche pas seulement la vérité, mais il y cherche l'amour, surtout l'amour évanoui ici-bas. Ces lueurs sont des âmes, des regards, des silences pleins de voix connues. Qui n'a pas senti cela n'a jamais aspiré, aimé, regretté dans sa vie.

J'écrivis cette méditation sur un étang des bois de Montculot, château de ma famille, dans ces hautes montagnes de Bourgogne, à quelque distance de Dijon, pendant ces belles nuits de l'été, où l'ombre immobile des peupliers frissonne de temps en temps au bord de l'eau transparente, comme au passage d'une ombre. Je détachais la barque du rivage, et je me laissais dériver au hasard, ou échouer au milieu des ajoncs. Ce lieu, que j'ai été obligé de vendre, m'est resté sacré. J'y ai

tant lu, tant rêvé, tant soupiré, tant aimé, depuis l'âge de onze ans jusqu'à l'âge d'homme! J'ai vendu le château, mais pas les mémoires; les bois, mais pas l'ombre; les eaux, mais pas les murmures. Tout cela est dans mon cœur, et ne mourra qu'avec moi.

NEUVIÈME

MÉDITATION.

LE PAPILLON.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;

Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

DIXIÈME

MÉDITATION.

A EL....

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon âme aux molles voluptés,
Et je laisse couler les heures que j'oublie;

Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille,
Ou que, te répétant les serments de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi;
Lorsqu'enfin, plus heureux, ton front charmant repose,
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes lents regards sont suspendus au tien
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose:
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur,
Pénètre comme un trait une vague terreur;
Tu me vois tressaillir; je pâlis, je frissonne,
Et, troublé tout à coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon âme s'étonne.
Tu me presses soudain dans tes bras caressants,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
« De quel ennui secret ton âme est-elle atteinte? »
Me dis-tu. « Cher amour, épanche ta douleur;
« J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
« Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »
Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même!
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis « Je t'aime, »
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,

Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi !
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon âme avec effroi se plonge,
Et je me dis : Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir!

COMMENTAIRE

DE LA DIXIÈME MÉDITATION.

Cette élégie se rattache au temps dont j'ai donné, sous un autre nom, le récit dans *Raphaël*.

Il n'y a pas de commentaire à ces effusions du premier amour, qui chantent ou pleurent en nous sous un regard limpide, ou sous un regard assombri de pressentiments. Le roseau chante aussi sous le vent qui le courbe ou sous le vent qui le relève. Mais demandez-lui ce qu'il chante : il n'en sait rien. Tout est chant dans la nature, parce que tout est voix. Le poëte note quelques-unes de ces voix confuses et perdues, voilà tout ; le sentiment n'est qu'un écho des sensations.

ONZIÈME

MÉDITATION.

ÉLÉGIE.

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie!
Quand le nocher battu par les flots irrités

Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah! qu'il voudrait alors, au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présents à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux!

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps, qui ne peut revenir.
« Ah! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées!
« O dieux! dans leur saison j'oubliai d'en jouir. »
Il dit : la mort répond; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée!
Et rions des soucis qui bercent les mortels.
Pour le frivole appât d'une vaine fumée,
La moitié de leurs jours, hélas! est consumée
Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons point envie;

Laissons le long espoir aux maîtres des humains!
Pour nous, de notre heure incertains,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglants de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms;
Soit que des simples fleurs que la beauté moissonne
L'amour pare nos humbles fronts,
Nous allons échouer, tous, au même rivage.
Qu'importe, au moment du naufrage,
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?

COMMENTAIRE

DE LA ONZIÈME MÉDITATION.

On voit assez, par les formes un peu mythologiques de cette élégie, qu'elle est d'une date très-antérieure aux Méditations. Elle est du temps où j'écrivais *Sapho*, où j'imitais au lieu de sentir par moi-même. C'est la philosophie voluptueuse et sensuelle d'Horace, d'Anacréon, d'Épicure : ce n'est pas la mienne. Le génie grave et infini du christianisme poétique n'a point passé par là.

DOUZIÈME

MÉDITATION.

TRISTESSE.

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage;
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.

Que tardez-vous? Partons! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre en rêvant de ces riants coteaux.

Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cynthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus :
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie
Dont le pampre flexible au myrte se marie,
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.
De mes jours pâlissants le flambeau se consume,
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.
Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D'achever ici-bas ma pénible journée :
Mon horizon se borne, et mon œil incertain
Ose l'étendre à peine au delà d'une année.

Mais s'il faut périr au matin,
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

COMMENTAIRE

DE LA DOUZIÈME MÉDITATION.

Lisez *Graziella*, dans les *Confidences*. C'est la clef de ces vers.

J'avais vingt ans; j'avais quitté Naples et la maison du pêcheur; j'avais laissé sur le bord de cette mer la jeune fille que j'aimais. J'ignorais encore qu'elle fût morte de mon absence. J'étais à Paris, dans la dissipation et dans le jeu. Je me promenais un jour, seul, dans le jardin désert du Luxembourg, le long de ce petit mur à hauteur d'appui qui séparait ce jardin du terrain alors inculte des Chartreux. Je m'accoudai sur ce mur. Je cherchais des yeux la mer de Naples, du cœur l'image de *Graziella*. J'avais le pressentiment de sa mort sans savoir sa maladie. Je restai là longtemps anéanti dans sa vision. Quand je me relevai, la pierre était tachetée de mes larmes. Je rentrai dans ma chambre, pour rêver et regretter plus seul. J'écrivis ces vers. Je ne passe jamais au Luxembourg sans m'approcher de ce petit mur, et sans regarder si le vent de tant de printemps et la pluie de tant d'hivers n'ont pas effacé toutes mes larmes d'enfant.

TREIZIÈME

MÉDITATION.

LA SOLITUDE.

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et, dans la solitude enfin enseveli,

Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli!
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu!...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts vainqueurs des vents, de la foudre et des âges,
Où dans leur masse auguste et leur solidité
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents :
Là, des torrents séchés le lit seul est la route;
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,

Il recule étonné : son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds longtemps voit tournoyer l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse;
En découvrant toujours, elle monte sans cesse,
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillants sommets, champs de neige et de glace;
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi!
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides,

Confins de l'univers, qui depuis ce grand jour
N'avez jamais changé de forme et de contour,
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci :
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : « Me voilà. »
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde!
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde;
Les nuages battus par les ailes des vents,
Entre-choquant comme eux leurs tourbillons mouvants,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et, devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs,
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière;

Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux,
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.
Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard mon âme se déploie.
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas :
Comme un vil plomb, d'eux-même ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage;
A peine de ce monde il emporte une image :
Mais ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards!
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire :
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante carrière,

Puis soudain, refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser, flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit, voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur.
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu, se dérouler sur l'onde;
Le zéphyr, embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,
Puis, d'un vol cadencé fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours,
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure;
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.

COMMENTAIRE

DE LA TREIZIÈME MÉDITATION.

Cette méditation de mes meilleurs jours est un cri d'admiration longtemps contenu qui m'échappa en apercevant le bassin du lac Léman et l'amphithéâtre des Alpes, en y plongeant pour la centième fois mon regard du sommet du mont Jura.

J'étais seul; je voyageais à pied dans ces montagnes. Je m'arrêtai dans un chalet, et j'y passai trois jours dans une famille de bergers : j'aurais voulu y passer trois ans. Plus je montais, plus je voyais Dieu. La nature est, surtout pour moi, un temple dont le sanctuaire a besoin de silence et de solitude. L'homme offusque l'homme ; il se place entre notre œil et Dieu. Je comprends les solitaires. Ce sont des âmes qui ont l'oreille plus fine que les autres, qui entendent Dieu à travers ses œuvres, et qui ne veulent pas être interrompues dans leur entretien.

Aussi voyez! tous les poetes se font une solitude dans leur âme, pour écouter Dieu.



QUATORZIÈME

MÉDITATION.

CONSOLATION.

Quand le Dieu qui me frappe, attendri par mes larmes,
De mon cœur oppressé soulève un peu sa main,
Et, donnant quelque trêve à mes longues alarmes,
Laisse tarir mes yeux et respirer mon sein ;

Soudain, comme le flot refoulé du rivage
Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant,
Ou comme le roseau, vain jouet de l'orage,
Qui plie et rebondit sous la main du passant,

Mon cœur revient à Dieu plus docile et plus tendre,
Et, de ses châtiments perdant le souvenir,
Comme un enfant soumis n'ose lui faire entendre
Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir.

Que le deuil de mon âme était lugubre et sombre!
Que de nuits sans pavots, que de jours sans soleil!
Que de fois j'ai compté les pas du temps dans l'ombre,
Quand les heures passaient sans mener le sommeil!

Mais loin de moi ces temps! que l'oubli les dévore!
Ce qui n'est plus pour l'homme a-t-il jamais été?
Quelques jours sont perdus; mais le bonheur encore
Peut fleurir sous mes yeux comme une fleur d'été!

Tous les jours sont à TOI : que t'importe leur nombre?
Tu dis; le temps se hâte, ou revient sur ses pas.
Eh! n'es-tu pas CELUI qui fit reculer l'ombre
Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas?

Si tu voulais, ainsi le torrent de ma vie,
A sa source aujourd'hui remontant sans efforts,
Nourrirait de nouveau ma jeunesse tarie,
Et de ses flots vermeils féconderait ses bords;

Ces cheveux dont la neige, hélas! argente à peine
Un front où la douleur a gravé le passé,
L'ombrageraient encor de leur touffe d'ébène,
Aussi pur que la vague où le cygne a passé;

L'amour ranimerait l'éclat de ces prunelles,
Et ce foyer du cœur, dans les yeux répété,
Lancerait de nouveau ces chastes étincelles
Qui d'un désir craintif font rougir la beauté.

Dieu! laisse-moi cueillir cette palme féconde,
Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours,
Ainsi que le torrent emporte dans son onde
Les roses de Sarons qui parfument son cours!

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits?
Quand verrai-je ses fils, de leurs lèvres de rose,
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis?

A l'ombre du figuier, près du courant de l'onde,
Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers,
Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde,
Comme sur un écueil l'hirondelle des mers.

Là, sans les abreuver à ces sources amères
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison,
De ma bouche, fidèle aux leçons de mes pères,
Pour unique sagesse ils apprendront ton nom.

Là, je leur laisserai le modeste héritage
Qu'aux petits des oiseaux Dieu donne à leur réveil,
L'eau pure du torrent, un nid sous le feuillage,
Les fruits tombés de l'arbre, et ma place au soleil.

Alors, le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons,
Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse,
Et, convive enivré des vins de ta bonté,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

COMMENTAIRE

DE LA QUATORZIÈME MÉDITATION.

Cette méditation est de 1820. Elle se lie à l'époque où, ayant perdu très-jeune les premiers attachements de ma vie, je commençai à connaître et à aimer d'un sentiment grave et tendre la femme à laquelle je désirais consacrer mes jours.

Les perspectives d'un chaste amour, de la vie domestique, du bonheur de famille, de la prolongation de l'existence dans des enfants, multipliant autour de nous et après nous l'amour et la vie, s'ouvraient devant moi. Tous mes vers de cette époque ont un caractère de repos et de piété heureuse, reflet et retentissement de mon cœur.

QUINZIÈME

MÉDITATION.

LES PRÉLUDES.

A M. VICTOR HUGO.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :

C'était l'heure où jadis... Mais aujourd'hui mon âme,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit et s'endort.
Que ce calme lui pèse! O lyre! ô mon génie!
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore!
Et toi qui donnes l'âme à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré!

Il descend! il descend! La harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon âme a passé.

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,

Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre
Me fais mourir, me fais revivre;
De quoi te plains-tu sur mon cœur?

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,

Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme en extase anéantie
Se réveille, et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah! laisse le zéphyr avide
A leur source arrêter tes pleurs;
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,

Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée,
Le terme incertain de nos jours,
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours?

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi?

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé;
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime,

Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux !

Non, non, brise à jamais cette corde amollie !
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre, en disent plus que ta vaine harmonie !
L'amour est à l'amour, le reste est au génie.
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

—

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gronde;
Un souffle impétueux fait frissonner les airs,
Comme l'on voit frissonner l'onde
Quand l'aigle, au vol pesant, rase le sein des mers.

Eh! qui m'emportera sur des flots sans rivages?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au sein des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers?
D'effroi, de volupté tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon âme, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs,
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme roulant des sommets d'un rocher
De ses bras tout sanglants cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris;

Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie;
Sentir son âme, usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre,
Hélas! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé par les mêmes chemins;
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places :
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas!
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

—

Toi qui rendais la force à mon âme affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée!
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler, à flots plaintifs, le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage,
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité?
Quoi donc! ce qui n'est plus a-t-il jamais été?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,

Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains?
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre!
Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et, du passé détournant mes regards,
Précipite mon âme au milieu des hasards!

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée!
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

—

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes! et l'écho répète au loin : Aux armes!
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant;

La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort :
Le boulet dans les rangs laisse une large trace,
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici, tombe un héros moissonné dans sa fleur,

Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rène,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête, et le flaire en pleurant.
Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit, en mourant, de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière;
L'un périt tout entier; l'autre sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats

Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants!...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent;
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot; les vagues courroucées,
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,

D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et, portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Écoutez!... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords, et les cris des mourants!...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants que le son vient froisser
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer!
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères!

Venez compter vos fils, vos amants et vos frères;
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre!
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

—

Silence, Esprit de feu! Mon âme épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par des coursiers fougueux;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages.

N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur?
N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur,
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent?
Souvent pour l'écouter, le soir, sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline;
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix;
Et je sens par moments, sur mon âme calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux,
Ou que l'air rafraîchi qui sort du lit des eaux.

—

Un vent caresse ma lyre:
Est-ce l'aile d'un oiseau?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

—

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence!
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages!
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les ruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe. Adieu, divin Génie;
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie !
Tes chants ont arrêté les larmes de mes yeux.
Je lui parlais encore... Il était dans les cieux.

COMMENTAIRE

DE LA QUINZIÈME MÉDITATION.

J'avais vingt-neuf ans; j'étais marié et heureux. J'avais demandé un congé au ministre des affaires étrangères, et je passais l'hiver de 1822 à Paris.

La poésie n'était plus pour moi qu'un délassement littéraire : ce n'était plus le déchirement sonore de mon cœur. J'écrivais encore de temps en temps, mais comme poëte, non plus comme homme. J'écrivis les *Préludes* dans cette disposition d'esprit. C'était une sonate de poésie. J'étais devenu plus habile artiste; je jouais avec mon instrument. Dans ce jeu j'intercalai cependant une élégie réelle, inspirée par l'amour pour la compagne que Dieu m'avait donnée :

L'onde qui baise ce rivage, etc.

SEIZIÈME

MÉDITATION.

LA BRANCHE D'AMANDIER.

—

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ces courtes délices;
Disputons-les même au zéphyr :
Épuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : « Hâtez-vous d'en jouir! »

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour,
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'Amour!

COMMENTAIRE

DE LA SEIZIÈME MÉDITATION.

Un jour, en revenant de Terracine à Rome, je m'arrêtai à *Albano*. C'était au mois de février : les collines étaient roses de fleurs de pêchers et d'amandiers. Une jeune fille de *Laricia*, village voisin d'*Albano*, passa auprès de moi ; et, détachant de sa tête une couronne de ces fleurs que ses compagnes lui avaient tressées, elle me la jeta, en me souhaitant bonheur. Elle était plus belle que ce printemps, et plus rose que ces fleurs. Je pris le rameau en souriant, et je l'attachai à la voiture.

Le soir, j'écrivis au crayon ces strophes. Arrivé à Paris, je les donnai à une charmante jeune femme, pour qui ces vers furent un triste présage : elle mourut dans l'année. C'était madame de Genoude.

DIX-SEPTIÈME

MÉDITATION.

L'ANGE.

FRAGMENT ÉPIQUE.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,

De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie, et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange, et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

Au son de cette voix qui fait trembler le ciel,
S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel :
C'est lui qui du héros est le céleste guide,
Et qui pendant sa vie à ses destins préside.
Sur les marches du trône, où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté,
L'Esprit, épouvanté de la splendeur divine,
Dans un saint tremblement soudain monte et s'incline,
Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or

Du céleste regard s'ombrage, et tremble encor.
Mais Dieu, voilant pour lui sa clarté dévorante,
Modère les accents de sa voix éclatante,
Se penche sur son trône, et lui parle : soudain
Tout le ciel, attentif au Verbe souverain,
Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle
S'apprête à recueillir la parole éternelle.
Pour la première fois, sous la voûte des cieux,
Cessa des chérubins le chœur harmonieux :
On n'entendit alors, dans les saintes demeures,
Que le bruit cadencé du char léger des heures,
Qui, des jours éternels mesurant l'heureux cours,
Dans un cercle sans fin fuit et revient toujours;
On n'entendit alors que la sourde harmonie
Des sphères poursuivant leur course indéfinie,
Et des astres pieux le murmure d'amour,
Qui vient mourir au seuil du céleste séjour.

Mais en vain dans le ciel les chœurs sacrés se turent;
Autour du trône en vain tous les saints accoururent :
L'archange entendit seul les ordres du Très-Haut.
Il s'incline, il adore, il s'élance aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits une étoile tombante,

Se détachant soudain de la voûte éclatante,
Glisse, et, d'un trait de feu fendant l'obscurité,
Vient au bord des marais éteindre sa clarté;
Tel, d'un vol lumineux et d'une aile assurée,
L'ardent Ithuriel fend la plaine azurée.
A peine il a franchi ces déserts enflammés
Que la main du Très-Haut de soleils a semés,
Il ralentit son vol, et, comme un aigle immense,
Sur son aile immobile un instant se balance :
Il craint que la clarté des célestes rayons
Ne trahisse son vol aux yeux des nations,
Et, secouant trois fois ses ailes immortelles,
Trois fois en fait jaillir des gerbes d'étincelles.
Le nocturne pasteur, qui compte dans les cieux
Les astres tant de fois nommés par ses aïeux,
Se trouble, et croit que Dieu, de nouvelles étoiles,
A de l'antique nuit semé les sombres voiles.

Mais, pour tromper les yeux, l'archange essaye en vain
De dépouiller l'éclat de ce reflet divin;
L'immortelle clarté dont son aile est empreinte
L'accompagne au delà de la céleste enceinte;
Et ces rayons du ciel dont il est pénétré,
Se détachant de lui, pâlissent par degré.

Ainsi le globe ardent que l'ange des batailles
Inventa pour briser les tours et les murailles,
Sur ses ailes de feu projeté dans les airs,
Trace au sein de la nuit de sinistres éclairs :
Immobile un moment au haut de sa carrière,
Il pâlit, il retombe en perdant sa lumière;
Tous les yeux avec lui dans les airs suspendus
Le cherchent dans l'espace, et ne le trouvent plus.

. . . .

C'était l'heure où la Nuit, de ses paisibles mains,
Répand le doux sommeil, ce nectar des humains.
Le fleuve, déroulant ses vagues fugitives,
Réfléchissait les feux allumés sur ses rives,
Ces feux abandonnés, dont les débris mouvants
Pâlissaient, renaissaient, mouraient au gré des vents;
D'une antique forêt le ténébreux ombrage
Couvrait au loin la plaine et bordait le rivage :
Là, sous l'abri sacré du chêne aimé des Francs,
Clovis avait planté ses pavillons errants.
Les vents par intervalle agitant les armures,
En tiraient dans la nuit de belliqueux murmures;
L'astre aux rayons d'argent, se levant dans les cieux,
Répandait sur le camp son jour mystérieux,

Et, se réfléchissant sur l'acier des trophées,
Jetait dans la forêt des lueurs étouffées :
Tels brillent dans la nuit, à travers les rameaux,
Les feux tremblants du ciel réfléchis dans les eaux.
Le messager divin s'avance vers la tente
Où Clovis, qu'entourait sa garde vigilante,
Commençait à goûter les nocturnes pavots :
Clodomir et Lisois, compagnons du héros,
Debout devant la tente, appuyés sur leur lance,
Gardaient l'auguste seuil, et veillaient en silence.
Mais de la palme d'or qui brille dans sa main
L'ange, en touchant leurs yeux, les assoupit soudain ·
Ils tombent ; de leur main la lance échappe et roule,
Et sous son pied divin l'ange en passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les degrés.
Sur la peau d'un lion, dont les ongles dorés
Retombaient aux deux bords de sa couche d'ivoire,
Clovis dormait, bercé par des songes de gloire.
L'ange, de sa beauté, de sa grâce étonné,
Contemple avec amour ce front prédestiné :
Il s'approche, il retient son haleine divine,
Et sur le lit du prince en souriant s'incline.
Telle une jeune mère, au milieu de la nuit,

De son lit nuptial sortant au moindre bruit,
Une lampe à la main, sur un pied suspendue,
Vole à son premier-né, tremblant d'être entendue,
Et, pour calmer l'effroi qui la faisait frémir,
En silence longtemps le regarde dormir;
Tel des ordres d'en haut l'exécuteur fidèle,
Se penchant sur Clovis, l'ombrageait de son aile.
Sur le front du héros il impose ses mains :
Soudain, par un pouvoir ignoré des humains,
Dénouant sans efforts les liens de la vie,
Des entraves des sens son âme se délie :
L'ange, qui la reçoit, dirige son essor,
Et le corps du héros paraît dormir encor.
Dans l'astre au front changeant, dont la forme inégale,
Grandissant, décroissant, mourant par intervalle,
Prête ou retire aux nuits ses limpides rayons,
L'Éternel étendit d'immenses régions,
Où, des êtres réels images symboliques,
Les songes ont bâti leurs palais fantastiques.
Sortis demi-formés des mains du Tout-Puissant,
Ils tiennent à la fois de l'être et du néant :
Un souffle aérien est toute leur essence,
Et leur vie est à peine une ombre d'existence;
Aucune forme fixe, aucun contour précis,

N'indiquèrent jamais ces êtres indécis;
Mais ils sont, aux regards du Dieu qui les fit naître,
L'image du possible et les ombres de l'être.
La matière et le temps sont soumis à leurs lois.
Revêtus tour à tour de formes de leur choix,
Tantôt de ce qui fut ils rendent les images;
Et tantôt, s'élançant dans le lointain des âges,
Tous les êtres futurs, au néant arrachés,
Apparaissent d'avance en leurs jeux ébauchés.

Quand la nuit des mortels a fermé la paupière,
Sur les pâles rayons de l'astre du mystère
Ils glissent en silence, et leurs nombreux essaims
Ravissent au sommeil les âmes des humains,
Et, les portant d'un trait à leurs palais magiques,
Font éclore à leurs yeux des mondes fantastiques.
De leur globe natal les divers éléments,
Subissant à leur voix d'éternels changements,
Ne sont jamais fixés dans des formes prescrites,
Ne connaissent ni lois, ni repos, ni limites;
Mais sans cesse en travail, l'un par l'autre pressés,
Séparés, confondus, attirés, repoussés,
Comme des flots mouvants d'une mer en furie,
Leur forme insaisissable à chaque instant varie :

Où des fleuves coulaient, où mugissaient des mers,
Des sommets escarpés s'élancent dans les airs;
Soudain dans les vallons les montagnes descendent,
Sur leurs flancs décharnés des champs féconds s'étendent,
Qui, changés aussitôt en immenses déserts,
S'abîment à grand bruit dans des gouffres ouverts.
Des cités, des palais et des temples superbes
S'élèvent, et soudain sont cachés sous les herbes;
Tout change, et les cités, et les monts, et les eaux,
S'y déroulent sans terme en horizons nouveaux :
Tel roulait le chaos dans les déserts du vide,
Lorsque Dieu, séparant la terre du fluide,
De la confusion des éléments divers
Son regard créateur vit sortir l'univers.

C'est là qu'Ithuriel, sur son aile brillante,
Du héros endormi portait l'âme tremblante.
A peine il a touché ces bords mystérieux,
L'ombre de l'avenir éclôt devant ses yeux :
L'ange l'y précipite; et son âme étonnée
Parcourt en un clin d'œil l'immense destinée.

COMMENTAIRE

DE LA DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

Ceci est un fragment d'un poëme épique de *Clovis*, que j'avais ébauché dans mon enfance, et que j'ai brûlé depuis, avec tant d'autres ébauches indignes de la lumière. Un de mes amis avait copié ce fragment, et le fit insérer dans je ne sais quelle feuille littéraire, après la publication des premières *Méditations*. Je le recueillis dans les secondes, comme un enfant qui demandait asile dans la famille légitime de mes premiers vers.

DIX-HUITIÈME

MÉDITATION.

L'APPARITION DE L'OMBRE DE SAMUEL A SAÜL.

FRAGMENT DRAMATIQUE.

SAÜL, LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SAÜL, seul.

Peut-être... puisqu'enfin je puis le consulter,
Le ciel peut-être est las de me persécuter!
A mes yeux dessillés la vérité va luire.

Mais au livre du sort, ô Dieu, que vont-ils lire?
De ce livre fatal, qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le temps qui nous l'apporte?
Pourquoi dans cet abîme, avant l'heure...? N'importe!
C'est trop, c'est trop longtemps attendre dans la nuit
Les invisibles coups du bras qui me poursuit:
J'aime mieux, déroulant la trame infortunée,
Y lire, d'un seul trait, toute ma destinée.

La Pythonisse d'Endor entre sur la scène.

Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens au roi d'Israël annoncer son destin?

LA PYTHONISSE.

C'est moi.

SAÜL.

Qui donc es-tu?

LA PYTHONISSE.

La voix du Dieu suprême.

SAÜL.

Tremble de me tromper!

LA PYTHONISSE.

Saül, tremble toi-même!

SAÜL.

Eh bien! qu'apportes-tu?

LA PYTHONISSE.

Ton arrêt.

SAÜL.

Parle.

LA PYTHONISSE.

O ciel!

Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël?
Mon cœur est faible, ô ciel! et mon sexe est timide.
Choisis pour ton organe un sein plus intrépide.
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,
Qui suis-je?

SAÜL, étonné.

Ta main tremble! et tu verses des pleurs!
Quoi! ministre du ciel, tu n'es plus qu'une femme!

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon âme!

SAÜL.

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler?

LA PYTHONISSE.

Mais ma bouche, ô mon roi, se refuse à parler.

SAÜL, avec colère.

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience :
Parle, si tu le peux; ou sors de ma présence!

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je sortir, emportant avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi!
Mais un Dieu me retient, me pousse, me ramène;
Je ne puis résister à son bras qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô Dieu persécuteur!
Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

Avec plus d'horreur.

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière!
Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière!
Silence!... l'avenir ouvre ses noirs secrets!
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits!
Dans la confusion je les vois tous ensemble!
Comment, comment saisir le fil qui les rassemble?
Saül... Michol... David... Malheureux Jonathas!
Arrête! arrête, ô roi! ne m'interroge pas.

SAÜL, *tremblant.*

Que dis-tu de David, de Jonathas? achève!

LA PYTHONISSE, *montrant du doigt une ombre.*

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève,
C'est lui!

SAÜL.

Qui donc?

LA PYTHONISSE.

David!...

SAÜL.

Eh bien?

LA PYTHONISSE.

Il est vainqueur!
Quel triomphe, ô David! que d'éclat t'environne!
Que vois-je sur ton front?

SAÜL.

Achève!

LA PYTHONISSE.

Une couronne!...

SAÜL.

Perfide! Qu'as-tu dit? Lui, David, couronné?

LA PYTHONISSE, avec tristesse.

Hélas! et tu péris, jeune homme infortuné!
Et pour pleurer ton sort, belle et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime!...
Grâce! grâce, ô mon Dieu! détourne tes fureurs!
Saül a bien assez de ses propres malheurs!...
Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes,
Hélas! et David même en a versé des larmes!

SAÜL.

Silence! c'est assez : j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté.

D'un prince condamné Dieu détourne sa face,
D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race :
Le sceptre est arraché !...

SAÜL, l'interrompant avec violence.

Tais-toi, dis-je, tais-toi !

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi !
Le sceptre est arraché de tes mains sans défense ;
Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance,
Et ces biens par Dieu même à ta race promis,
Transportés à David, passent tous à ses fils.
Que David est brillant ! que son triomphe est juste !
Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste !
Que vois-je? un Dieu lui-même !... O vierges du saint lieu,
Chantez, chantez David ! David enfante un Dieu !...

SAÜL.

Ton audace, à la fin, a comblé la mesure :
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.
Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAÜL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage ?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage?

SAÜL.

Sais-tu quel sort t'attend? sais-tu...

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais,
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits;
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire,
Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire.
Adieu, malheureux père! adieu, malheureux roi!

Elle se retire; Saül la retient par force.

SAÜL.

Non, non, perfide, arrête! écoute, et réponds-moi.
C'est souffrir trop longtemps l'insolence et l'injure :
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.
Si le ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
Saül; mais le ciel voit ce que la terre ignore.
Ne tente pas le ciel.

SAÜL.

Non : parle, si tu sais.

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuel te dira ces forfaits...

SAÜL.

Samuel ! Samuel ! Hé quoi ! que veux-tu dire ?

LA PYTHONISSE.

Toi-même, en traits de sang, ne peux-tu pas le lire ?

SAÜL.

Eh bien, qu'a de commun ce Samuel et moi ?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein ce fer sanglant?

SAÜL.

Qui ?

LA PYTHONISSE.

Toi !

SAÜL, furieux, se précipitant sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop longtemps épargné ma clémence,
Ton audace, à la fin, appelle ma vengeance !

Prêt à la frapper.

Tiens, va dire à ton Dieu, va dire à Samuel
Comment Saül punit ton imposture...

Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuel; il laisse tomber la lance, il recule.

O ciel !

Ciel ! que vois-je? C'est toi ! c'est ton ombre sanglante !
Quel regard !... Son aspect m'a glacé d'épouvante.
Pardonne, ombre fatale ! oh ! pardonne ! Oui, c'est moi,

C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi !
Quoi ! depuis si longtemps ! quoi ! ton sang coule encore !
Viens-tu pour le venger ?... Tiens...

Il découvre sa poitrine, et tombe à genoux.

Mais il s'évapore !...

La Pythonisse disparait pendant ces derniers mots.

COMMENTAIRE

DE LA DIX-HUITIÈME MÉDITATION.

C'est encore un fragment de cette tragédie biblique de *Saul* que j'avais écrite en 1818, que j'avais lue à Talma, pour la donner, sous les auspices de ce grand et excellent artiste, au théâtre, et que mes absences de Paris et mes entraînements m'avaient empêché de faire représenter. Dans ce temps-là, elle aurait eu peut-être un certain succès : c'était encore le temps des imitations en tout genre. Maintenant, elle n'en aurait plus. On cherche le drame moderne. Je sais bien où on le trouvera ; c'est dans l'histoire mieux étudiée et mieux comprise. La France a un génie dramatique qui fera cette découverte. Quant à moi, je m'en sens incapable. La poésie n'est pour moi que du chant ou du récit, l'hymne ou l'épopée. Le drame veut trop d'art, et je ne suis pas assez artiste.

DIX-NEUVIÈME

MÉDITATION.

STANCES.

Et j'ai dit dans mon cœur : Que faire de la vie?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber;
Dans des piéges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim;
Le laboureur conduit sa fertile charrue;
Le savant pense et lit; le guerrier frappe et tue;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu :
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu?

Pour moi, je chanterai le maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié : « Qui donc est le Seigneur ? »
Celui dont l'âme immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur,

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière,

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur !... Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels :
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise.

COMMENTAIRE

DE LA DIX-NEUVIÈME MÉDITATION.

C'est encore et toujours le même cri d'adoration jaillissant en vers du cœur de l'homme. Il s'en est échappé de pareils de ma poitrine presque à chacune de mes respirations. Ils n'ont pas été notés, voilà tout. Ce sentiment naturel, constant, passionné de la présence, de la grandeur, de l'ubiquité de Dieu, est la basse fondamentale de cet instrument que la nature, en me formant, a mis dans ma poitrine; harpe ou âme, c'est la même chose. Ce sentiment, cet hymne perpétuel qui chante involontairement en moi, ne m'a pas rendu plus vertueux. La vertu est un effort, et je n'aime pas l'effort; mais il m'a rendu plus adorateur. Adorer, selon moi, c'est vivre. Au fond, je ne crois pas que l'homme ait été créé pour autre chose. L'adoration est le retour de l'âme à son centre divin; c'est la gravitation morale, c'est l'univers intellectuel.

Si Dieu me garde des jours libres et sereins au coucher de mon soleil, je les emploierai à chercher dans la nature de plus sublimes notes pour contenir son nom.

VINGTIÈME

MÉDITATION.

LA LIBERTÉ,

OU UNE NUIT A ROME.

A ÉLI., DUCH. DE DEV..

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
Sur les murs dentelés du sacré Colisée
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,

Laisse dormir en paix ses longs et doux regards.
Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottants du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier :
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errant après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux,
Le monument debout défie encor les yeux ;
Le regard égaré dans ce dédale oblique,
De degrés en degrés, de portique en portique,
Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
Là, comme un front penché sous le poids des années,
La ruine, abaissant ces voûtes inclinées,
Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux ;
Ou, des vastes hauteurs de son faîte superbe
Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe,
Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un vallon,
Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.
Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,
Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines :

Là, le lierre jaloux de l'immortalité
Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté;
Et, pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace
Monte de siècle en siècle au sommet qu'il efface.
Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,
Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux;
Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir fleurit sur des débris.
Aux sommets escarpés du fronton solitaire,
L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire:
Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,
Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos,
S'élance dans le ciel, en redescend, s'arrête,
Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.
Du creux des monuments, de l'ombre des arceaux,
Sortent en gémissant de sinistres oiseaux:
Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,
L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile;
La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,
Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée
Se pose en soupirant, comme une âme exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,
En tirent des soupirs, des hurlements, des cris:
On dirait qu'on entend le torrent des années
Rouler sous ces arceaux ses vagues déchaînées,
Renversant, emportant, minant de jours en jours
Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.
Les nuages, flottant dans un ciel clair et sombre,
En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,
Et tantôt, nous cachant le rayon qui nous luit,
Couvrent le monument d'une profonde nuit;
Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,
Laissent sur le gazon tomber un jour livide,
Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui
Ce fantôme debout du siècle évanoui;
Dessine en serpentant ses formes mutilées,
Les cintres verdoyants des arches écroulées,
Ses larges fondements sous nos pas entr'ouverts,
Ses frontons menaçants suspendus dans les airs,
Et l'éternelle croix, qui, surmontant le faîte,
Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome, te voilà donc! O mère des Césars,
J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars;
J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,

Effacer pas à pas les traces de ta gloire!
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux?
Nos monuments sont-ils plus immortels que nous?
Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau,
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,
Et, d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
Fait briller les torrents sur les flancs de Tibur.
Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
Hélas! par l'écho même à peine répété.

« Liberté! nom sacré profané par cet âge,
« J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
« Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas
« T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas,
« Quand, tes fils se levant contre la tyrannie,
« Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,
« Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
« Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir;

« Telle enfin que, d'Uri prenant ton vol sublime,
« Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
« Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,
« Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
« Tu rassembles tes fils errant sur les montagnes,
« Et, semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,
« Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
« Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs!

« Alors... Mais aujourd'hui pardonne à mon silence!
« Quand ton nom, profané par l'infâme licence,
« Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
« Fait crouler dans le sang les trônes et les lois;
« Détournant leurs regards de ce culte adultère,
« Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
« Voyant dans ces excès ton saint nom s'abolir,
« Ne le prononcent plus..., de peur de l'avilir.
« Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
« Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe,
« En pressant sur son cœur le poignard de Caton.
« Alors il était beau de confesser ton nom :
« La palme des martyrs couronnait tes victimes,
« Et jusqu'à leurs soupirs tout leur était des crimes.
« L'univers cependant, prosterné devant lui,

« Adorait ou tremblait!... L'univers aujourd'hui
« Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
« Mais qu'entends-je? et quels cris ont frappé mon oreille?
« Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
« Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs:
« Insultant sans péril la tyrannie absente,
« Ils poursuivent partout son ombre renaissante;
« Et, de la vérité couvrant la faible voix,
« Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

« Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,
« Liberté! tu n'as rien à craindre que toi-même.
« Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
« Je vois mille Brutus... mais où donc est César? »

COMMENTAIRE

DE LA VINGTIÈME MÉDITATION.

Je passai à Rome l'hiver de 1821 à 1822. La duchesse de Devonshire, qu'on appelait *la reine des Romains*, et qui était l'amie du cardinal *Consalvi*, premier ministre, réunissait chez elle tous les hommes remarquables de l'Europe, et faisait de son palais, sur la place Colonne, un salon du siècle de Léon X. Rome lui appartenait par droit d'amour et de culte. On pouvait la comparer à une de ces saintes femmes de Jérusalem venant interroger le sépulcre, et trouvant le Dieu remonté au ciel.

Je connaissais la duchesse de Devonshire depuis longtemps. Elle m'accueillit à Rome comme si elle eût été l'hospitalité souveraine de ces ruines. Je vivais dans son intimité toujours gracieuse, si enivrante autrefois. Nous parcourions le matin les villas, les musées, les sites classiques de *Tusculum* ou de Tibur. Le soir, je retrouvais chez elle le chevalier de Médici, longtemps premier ministre de Naples, et le cardinal Consalvi, ce véritable Fénelon romain. Les conversations étaient

douces, sereines, érudites, enjouées, comme des entretiens de vieillards au bord de la vie, qui ne se passionnent plus, mais qui s'intéressent encore. *Canova* y venait aussi presque tous les jours. C'était le Praxitèle du siècle. Du fond de son atelier, il régnait sur l'empire des arts dans toute l'Europe. Les rois, les princes, les ministres, obtenaient comme une faveur de venir le voir travailler. Cette existence rappelait celle de Raphaël refusant le cardinalat.

En quittant Rome, j'adressai cette méditation à la duchesse de Devonshire.

Elle mourut peu de temps après. En ouvrant son testament, ses exécuteurs trouvèrent mon nom parmi ceux des amis particuliers à qui elle avait voulu laisser une trace de son affection après la vie. Elle me léguait un des monuments qu'elle avait élevés à la gloire de l'Italie, la patrie de ses derniers jours.

VINGT-UNIÈME

MÉDITATION.

ADIEUX A LA MER.

Naples, 1822.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,

Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris!

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher!

Souvent, dans ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon âme,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours, vers quelque frais asile,
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,
Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,

Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur;
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage,

L'esprit cherche en vain ton rivage;
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr dans la mousse,
Murmure de mourants accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie,
Quand, sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau!

Que je t'aime quand, le zéphire
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir, dans ton sein qu'il admire,
Flotter l'ombre de ses forêts!

Que je t'aime quand, sur ma poupe,
Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,

Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs!

Qu'il est doux, quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse,
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté!

Viens à ma barque fugitive,
Viens donner le baiser d'adieux;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré
Et sous l'antre de la Sibylle,
Ou sur le tombeau de Virgile:
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon âme, à sa vue attendrie,

Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard : sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image;
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver!

COMMENTAIRE

DE LA VINGT-UNIÈME MÉDITATION.

Cette méditation est de 1820. Elle fut écrite dans l'île d'Ischia, dont j'ai déjà tant parlé, et dont j'aurai à parler encore. J'aurais dû la jeter dans la mer, comme on brise d'impatience un miroir qui ternit, rapetisse et défigure un objet.

Je sens que je chanterais mieux maintenant ce ciel liquide qui console la terre de n'avoir pas l'autre ciel. Mais le temps est loin des jours nonchalants passés au pied d'une roche concave, sur un lit tiède de sable fin, à compter des vagues et à noter des frissons de l'eau. S'ils reviennent jamais, je ferai ce que j'ai toujours rêvé de faire, des *Marines* en vers, des églogues de l'Océan. J'avais écrit quelques chants d'un poëme des *Pêcheurs*. J'ai perdu le manuscrit.

VINGT-DEUXIÈME

MÉDITATION.

LE CRUCIFIX.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :
« Emportez-les, mon fils! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue, et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami:

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

COMMENTAIRE

DE LA VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION.

Ceci est une méditation sortie avec des larmes du cœur de l'homme, et non de l'imagination de l'artiste. On le sent; tout y est vrai.

Les lecteurs qui voudront savoir sous quelle impression réelle j'écrivis, après une année de silence et de deuil, cette élégie sépulcrale, n'ont qu'à lire dans *Raphaël* la mort de Julia. Mon ami M. de V..., qui assistait à ses derniers moments, me rapporta, de sa part, le crucifix qui avait reposé sur ses lèvres dans son agonie.

Je ne relis jamais ces vers : c'est assez de les avoir écrits.

VINGT-TROISIÈME

MÉDITATION.

APPARITION.

Toi qui du jour mourant consoles la nature,
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux ;
Étends autour de moi, sur la pâle verdure,
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux !

Tous les infortunés chérissent ta lumière;
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs :
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la tombe
Où ton rayon s'est abaissé,
Où chaque soir mon genou tombe
Sur un saint nom presque effacé.
Mais quoi! la pierre le repousse!...
J'entends... oui, des pas sur la mousse!
Un léger souffle a murmuré;
Mon œil se trouble, je chancelle.
Non, non, ce n'est plus toi, c'est elle
Dont le regard m'a pénétré.

Est-ce bien toi, toi qui t'inclines
Sur celui qui fut ton amant?
Parle: que tes lèvres divines
Prononcent un mot seulement;
Ce mot que murmurait ta bouche
Quand, planant sur ta sombre couche,
La mort interrompit ta voix.
Sa bouche commence... Ah! j'achève :

Oui, c'est toi; ce n'est point un rêve :
Anges du ciel, je la revois!...

Ainsi donc l'ardente prière
Perce le ciel et les enfers;
Ton âme a franchi la barrière
Qui sépare deux univers.
Béni soit le Dieu qui l'envoie!
Sa grâce a permis que je voie
Ce que mes yeux cherchaient toujours.
Que veux-tu? faut-il que je meure?
Tiens, je te donne pour cette heure
Toutes les heures de mes jours.

Mais quoi! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole :
Pour un siècle de pleurs une seule parole!
Est-ce tout?... c'est assez! Astre que j'ai chanté,
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,
Soit que dans nos climats, empire des orages,
Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,
Tu perces rarement la triste obscurité;
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,
Des couleurs du matin tu dores les coteaux;

Ou que, te balançant sur une mer tranquille,
Et teignant de tes feux sa surface immobile,
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux !

COMMENTAIRE

DE LA VINGT-TROISIÈME MÉDITATION.

C'est la même date et la même pensée que dans *le Crucifix;* mais c'est une mélancolie déjà moins poignante. Le temps avait interposé des années entre la mémoire et la mort.

VINGT-QUATRIÈME

MÉDITATION.

CHANT D'AMOUR.

Naples, 1822.

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre,
Le doux frémissement des ailes du zéphire
A travers les rameaux ;

Ou l'onde qui murmure en caressant ces rives,
Ou le roucoulement des colombes plaintives
Jouant aux bords des eaux;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,
Divin secret des cieux,
Que, dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,
Les anges amoureux se parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux;

Si de ta douce voix la flexible harmonie,
Caressant doucement une âme épanouie
Au souffle de l'amour,
La berçait mollement sur de vagues images,
Comme le vent du ciel qui berce les nuages
Dans la pourpre du jour :

Tandis que sur les fleurs mon amante sommeille,
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords.

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière!
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour.

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse,
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse,
Et le couvre à demi :
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle
Courbe son cou d'albâtre, et ramène son aile
Sur son œil endormi.

Le doux gémissement de son sein qui respire
Se mêle au bruit plaintif de l'onde, qui soupire
A flots harmonieux;
Et l'ombre de ses cils, que le zéphyr soulève,
Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux.

Que ton sommeil est doux, ô vierge, ô ma colombe!
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir!
Deux vagues que blanchit le rayon de la lune,
D'un mouvement moins doux viennent l'une après l'une
Murmurer ou mourir!

—

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé... Qu'ai-je fait? tu t'éveilles.
L'azur voilé des cieux
Vient chercher doucement ta timide paupière;
Mais toi... ton doux regard, en voyant la lumière,
N'a cherché que mes yeux.

—

Ah! que nos longs regards se suivent, se prolongent,
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plongent,
Et portent tour à tour
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,
Ce jour intérieur que donne seul à l'âme
Le regard de l'amour!

Jusqu'à ce qu'une larme aux bords de ta paupière,
De son nuage errant te cachant la lumière,
Vienne baigner tes yeux,
Comme on voit au réveil d'une charmante aurore
Les larmes du matin, qu'elle attire et colore,
L'ombrager dans les cieux.

Parle-moi, que ta voix me touche!
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux.
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon âme résonne et s'éveille,
Comme un temple à la voix des dieux.

Un souffle, un mot, puis un silence,
C'est assez : mon âme devance
Le sens interrompu des mots,
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots.

Un son qui sur ta bouche expire,

Une plainte, un demi-sourire,
Mon cœur entend tout sans effort :
Tel, en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphire
Devient un ravissant accord.

—

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux?
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,
Ce qui brille le plus se voile davantage;
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux!

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées

Jette en passant son éclair,
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide
Des cygnes qui fendent l'air.

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour ;
Ta bouche, qui va sourire,
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphyr,
Et, sur ces bords qu'elle quitte,
Laisse au regard qu'elle invite
Compter les perles d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour ;
Tes doigts, de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre

Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

—

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon âme?
Baisse, oh! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme :
Baisse-les, ou je meurs.
Viens plutôt, lève-toi! Mets ta main dans la mienne;
Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne
Sur ces tapis de fleurs.

—

Aux bords d'un lac d'azur, il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux;
Le regard du soleil tout le jour la caresse,
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux chênes qu'elle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,
Et, couronnant leurs fronts,

De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en riants festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe,
S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour;
La vigne, le figuier, la voilent, la tapissent;
Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus longtemps aux pâles violettes
Leurs timides couleurs;
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel et l'onde qu'il azure,
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui, couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel limpide, et battent comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des zéphyrs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,
Où l'écho du rocher, dont un soupir se mêle
A nos propres soupirs.

—

Viens, cherchons cette ombre propice,
Jusqu'à l'heure où de ce séjour
Les fleurs fermeront leur calice
Aux regards languissants du jour.
Voilà ton ciel, ô mon étoile!
Soulève, oh! soulève ce voile;
Éclaire la nuit de ces lieux;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds,
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.

Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton dont tu déroules
Sous tes doigts les fraîches couleurs!
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres, pareilles
A l'abeille, amante des fleurs!

Si l'onde, des lis qu'elle cueille
Roule les calices flétris;
Des tiges que sa bouche effeuille
Si le vent m'apporte un débris;
Si sa boucle qui se dénoue
Vient, en ondulant sur ma joue,
De ma lèvre effleurer le bord;
Si son souffle léger résonne,
Je sens sur mon front qui frissonne
Passer les ailes de la mort.

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,

Qui s'écoule comme un seul jour,
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

—

Un jour le temps jaloux, d'une haleine glacée,
Fanera tes couleurs comme une fleur passée
Sur ces lits de gazon;
Et sa main flétrira sur tes charmantes lèvres
Ces rapides baisers, hélas! dont tu me sèvres
Dans leur fraîche saison.

Mais quand tes yeux, voilés d'un nuage de larmes,
De ces jours écoulés qui t'ont ravi tes charmes
Pleureront la rigueur;
Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage,
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Là, ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre;
Là, ton doux souvenir veille à jamais à l'ombre
De ma fidélité,

Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protége avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Et quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau,
Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,
Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau !

Ou plutôt puissions-nous passer sur cette terre,
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux
Partir, en s'embrassant, du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble
S'envoler deux à deux !

COMMENTAIRE

DE LA VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION.

Cette méditation fut écrite encore dans l'été de 1820, à *Ischia*. C'est un Cantique des cantiques, mais avec des notes moins pénétrantes et des couleurs moins orientales que le chant nuptial de Salomon. C'est un défi à la poésie, qui n'a jamais su exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel; et que l'homme, au contraire, connaît la douleur dans toute son intensité.

VINGT-CINQUIÈME

MÉDITATION.

IMPROVISÉE A LA GRANDE CHARTREUSE.

Jéhovah de la terre a consacré les cimes;
Elles sont de ses pas le divin marchepied;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même, en conservent la trace;
L'Oreb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face;
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore,
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore:
Seigneur, réponds-nous; es-tu là?

Paisibles habitants de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes
N'entendez-vous donc rien du ciel?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges
Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher?

Quoi! l'âme en vain regarde, aspire, implore, écoute:
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain?
Vos yeux toujours levés vers la céleste voûte,
Vos yeux sont-ils levés en vain?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs;
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile:
Nous n'avons rien que nos soupirs.

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme:
La prière du juste est l'encens des mortels.
Et nous, pécheurs, passons : nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.

COMMENTAIRE

DE LA VINGT-CINQUIÈME MÉDITATION.

C'est une inspiration complète.

Une femme des plus ravissantes par la beauté et par le charme de l'âme, devenue depuis une des plus éminentes par la vertu active, et par la prodigalité de sa vie à toutes les misères humaines, la marquise de B***, me rencontra en Savoie en allant à Turin, et me pria de l'accompagner à la grande Chartreuse. J'acceptai avec bonheur. Je l'admirais depuis longtemps, et mon attachement pour elle avait ce vague indéterminé entre le respect et l'attrait, qui fait qu'on ne se définit pas à soi-même ce qu'on éprouve, de peur de le faire évanouir en le regardant de trop près. Son imagination ardente, tendre et pieuse, était le cristal le plus limpide et le plus coloré à la fois à travers lequel l'œil et le cœur d'un poète pussent contempler ces montagnes, monuments de la nature, et ce monastère, monument de l'homme. La saison était brûlante, et donnait plus d'attrait

aux sens pour les ombrages, les murmures et les fraîcheurs des bois, des neiges et des torrents.

Nous soupâmes dans le jardin ombragé de noyers et de pampres gigantesques d'une petite auberge de village, au pied de la montagne. Nous passâmes une partie de la nuit accoudés à la fenêtre de cette chaumière, écoutant les bruits d'eaux, de chutes de rochers, de roulement d'avalanches qui sortaient des gorges où nous devions entrer le lendemain; respirant les brises nocturnes qui faisaient palpiter les feuilles de vigne sur les treilles, et frissonner les cheveux sur nos tempes. Le lendemain, au lever du soleil, nous gravissions à cheval les pentes de la montagne. Il n'y a pas de coupures de rochers plus profondes, de détours de route plus inattendus, de ponts plus hardis et plus tremblants sur des abîmes d'écume, de torrents plus verdâtres endormis au fond des puits de granit luisants que les tourbillons d'eau se creusent au bord de leur lit en hiver, d'écumes plus bouillonnantes et plus laiteuses pulvérisées par leur chute, et saupoudrant les branches étendues des hêtres et des sapins, dans toutes les Alpes ou dans tous les Apennins. Après trois heures d'extase, nous arrivâmes en vue du couvent. C'est un immense cloître assis sur les flancs inégaux de l'avant-dernière croupe de la montagne, au bord des neiges, et suivant, comme un manteau jeté sur le sol, les ondulations du terrain. J'entrai seul, pendant que madame de B***, reçue à l'hospice des étrangers, en dehors du couvent, se reposait de la lassitude de la matinée. Le couvent me fit peu d'impression. Je comprends l'ermite; je n'ai jamais compris ces solitudes peuplées d'hommes ou de femmes fuyant un monde pour en retrouver un autre. C'est rétrécir le monde, ce n'est pas l'éviter. Il est encore là avec toutes ses importunités, ses vices ou ses faiblesses : on n'a fait que changer ses ennuis.

Le soir, pendant que nous redescendions, un orage se forma

sur les cimes des sapins; il éclata avec ses foudres, ses ruissellements de feu et d'eau, ses tonnerres d'en haut répercutés par ses tonnerres d'en bas, ses mugissements dans les sapins, ses arbres renversés sur les abîmes. Les guides avaient abrité madame de B*** sous la concavité d'une roche élevée de quelques pieds au-dessus de la route: on eût dit une de ces niches où la piété des paysans de Savoie et du Tyrol placent la statue coloriée de la Vierge, pour protéger les passants dans les pas dangereux. J'étais descendu de cheval, et je m'étais laissé glisser jusqu'au fond du lit du torrent, où l'arche d'un pont de bois m'abritait de la pluie. L'orage à demi passé, et converti en pluie fine semblable à une vapeur d'écume que le vent sème autour d'une chute d'eau, un immense arc-en-ciel se dessina comme une arche céleste au-dessus de la roche concave où madame de B***, collée à la muraille de granit gris, déroulait ses cheveux au vent pour les sécher. Je n'ai jamais si bien compris l'auréole que la piété fait rayonner autour de la figure des Vierges, des anges ou des saintes. Dieu lui-même avait dessiné et coloré celle-là.

Cette image m'inspira ces strophes et d'autres vers sur le même sujet, que j'écrivis sur mon genou.

VINGT-SIXIÈME

MÉDITATION.

ADIEUX A LA POÉSIE.

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance;

Où nul zéphyr ne se balance
Sous l'ombre immobile des bois.

Il est un âge où de la lyre
L'âme aussi semble s'endormir,
Où du poétique délire
Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir.

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas! ne chante pas toujours :
A midi, caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours.

Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux!
En vain à la main qui t'effleure
Ta fibre encor répond et pleure :
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher.
Combien sur ta corde fidèle

Mon âme, hélas! en versa-t-elle,
Que tes soupirs n'ont pu sécher!

Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs.

Tout ce qui chante ne répète
Que des regrets ou des désirs;
Du bonheur la corde est muette;
De Philomèle et du poëte
Les plus doux chants sont des soupirs.

Dans l'ombre auprès d'un mausolée,
O lyre, tu suivis mes pas;
Et, des doux festins exilée,
Jamais ta voix ne s'est mêlée
Aux chants des heureux d'ici-bas.

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main craintive

T'attacher, comme une captive,
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour à tour;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressée,
Hormis le souffle de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort sévère
Fît plier mon front sous ses lois,
Grâce à toi, mon âme étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble éclore,
Quand je t'emportais avec moi
Pour louer celui que j'adore,
Le premier rayon de l'aurore
Ne se réveillait qu'après toi.

Au bruit des flots et des cordages,
Aux feux livides des éclairs,
Tu jetais des accords sauvages,

Et, comme l'oiseau des orages,
Tu rasais l'écume des mers.

Celle dont le regard m'enchaîne
A tes soupirs mêlait sa voix,
Et souvent ses tresses d'ébène
Frissonnaient sous ma molle haleine,
Comme tes cordes sous mes doigts.

Peut-être à moi, lyre chérie,
Tu reviendras dans l'avenir,
Quand, de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous mes mains.

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle à l'aurore, ou souffle tard ;
Il aime à jouer avec grâce

Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard.

En vain une neige glacée
D'Homère ombrageait le menton ;
Et le rayon de la pensée
Rendait la lumière éclipsée
Aux yeux aveugles de Milton.

Autour d'eux voltigeaient encore
L'amour, l'illusion, l'espoir,
Comme l'insecte amant de Flore,
Dont les ailes semblent éclore
Aux tardives lueurs du soir.

Peut-être ainsi ... Mais avant l'âge
Où tu reviens nous visiter,
Flottant de rivage en rivage,
J'aurai péri dans un naufrage,
Loin des cieux que je vais quitter.

Depuis longtemps ma voix plaintive
Sera couverte par les flots,
Et, comme l'algue fugitive,

Sur quelque sable de la rive
La vague aura roulé mes os.

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers.

COMMENTAIRE

DE LA VINGT-SIXIÈME MÉDITATION.

J'étais sincère quand j'écrivis ces adieux à la poésie en 1824, à Saint-Point, au moment de quitter ma patrie pour les résidences à l'étranger. Je n'avais jamais écrit de vers que dans mes heures perdues. J'étais et je suis resté toute ma vie *amateur* de poésie, plus que poëte de métier. Je ne comptais plus rien écrire en vers, ou du moins plus rien imprimer. Les hasards de la pensée et du cœur, les sentiments, les circonstances, les bonheurs, les larmes de la vie, m'ont fait mentir souvent à ces adieux. Peut-être y mentirai-je encore à la dernière extrémité de mes jours; car je n'ai jamais compris la poésie qu'à deux époques de la vie humaine: jeune pour chanter, vieux pour prier. Une lyre dans la jeunesse, une harpe dans les jours avancés, voilà pour moi la poésie: chant d'ivresse au matin, hymne de piété le soir; l'amour partout.

VINGT-SEPTIÈME

MÉDITATION.

A UN CURÉ DE VILLAGE.

1829.

Doux pasteur du troupeau des âmes,
Qui conduis aux sources de Dieu
Ces petits enfants et ces femmes
Penchés aux coupes du saint lieu;

Semeur des célestes paroles,
Qui sèmes la gerbe du Christ,
Ce sénevé des paraboles,
Dont le grain lève dans l'esprit;

Médecin d'intime souffrance,
Qui les retourne et les endort,
Qui guéris avec l'espérance
Et vivifie avec la mort;

Barde de la lyre infinie,
Qui, pour chanter dans le grand chœur,
N'as pas besoin d'autre génie
Que des battements de ton cœur:

Hé quoi! tu craindrais que ma porte,
A tes accents ne s'ouvrît pas,
Avec les anges pour escorte,
Et les prophètes sur tes pas?

Ah! viens, si ma route est ta voie,
De ton bâton de peuplier,
Au nom de celui qui t'envoie,
Presser mon sol hospitalier!

Mes chiens, qui devinent leur maître,
D'eux-même iront lécher tes doigts;
Les colombes de ma fenêtre
Ne s'envoleront pas aux toits.

Mes oiseaux même ont l'habitude
De voir monter par le chemin
Ces anges de la solitude;
Et le marteau connaît leur main.

Fils des champs, j'aimai de bonne heure
Ces laboureurs vêtus de deuil,
Dont on voit la pauvre demeure
Entre l'église et le cercueil;

Le jardin qui rit à leur porte,
Dans un buisson de noisetiers;
Leur seuil couvert de feuille morte,
Où le pauvre a fait des sentiers;

La voix de leur cloche sonore,
Qui dit aux vains enfants du bruit
Que le Seigneur est dans l'aurore,
Que le Seigneur est dans la nuit;

Les longs bords de leur robe blanche,
Par des troupes d'enfants suivis,
Qu'on voit balayer le dimanche
La poussière des vieux parvis;

Cette odeur de myrrhe et de roses
Qui s'exhale autour de leurs pas,
Et leur voix qui parle de choses
Que l'œil des hommes ne voit pas!

Quand le sillon courbe le reste,
Eux seuls travaillent de leur main
A l'œuvre du Père céleste,
Pour un autre prix que du pain !

L'onde qu'ils versent désaltère
D'autres soifs que celle des sens,
Et de tous les dons de la terre
Ils ne moissonnent que l'encens!

Viens donc, détachant ta ceinture,
Au foyer des bardes t'asseoir.
Ils sont les voix de la nature,
Et vous en êtes l'encensoir!

Que t'importe en quel caractère
Le nom du Seigneur est écrit,
Pourvu qu'il soit lu par la terre,
Et qu'il remplisse tout esprit?

Quand Jésus gravait sa pensée
Sur le sable avec un roseau,
Pleurait-il la lettre effacée
Sous l'aile ou les pieds de l'oiseau?

Quand l'Agneau victime du monde,
Dont la laine a fait tes habits,
Aux flancs des collines sans onde
Paissait lui-même ses brebis,

Loin des piscines de son Père,
Il n'écartait pas de la main
La pauvre brebis étrangère
Broutant aux ronces du chemin.

Et quand il glanait en exemple
L'épi laissé dans le buisson,
Et portait tout petit, au temple,
Les prémices de sa moisson,

Ne liait-il pas dans sa gerbe,
Pour l'offrir au Père commun,
Des brins verdoyants de toute herbe
Et des plantes de tout parfum?

VINGT-HUITIÈME

MÉDITATION.

A ALIX DE V...,

JEUNE FILLE QUI AVAIT PERDU SA MÈRE.

Que notre œil tristement se pose,
Enfant, quand nous nous regardons!
Nous manque-t-il donc une chose,
Que du cœur nous nous demandons?

Ah! je sais la pensée amère
Qui de tes regards monte aux miens :
Dans mes yeux tu cherches ta mère,
Je vois ma fille dans les tiens!

Du regard quels que soient les charmes,
Ne nous regardons plus ainsi :
Hélas! ce ne sont que des larmes
Que les yeux échangent ici.

Le sort t'a sevré de bonne heure,
Toi de ton lait, moi de mon miel.
Pour revoir ce que chacun pleure,
Pauvre enfant, regardons au ciel!

MÉDITATIONS POÉTIQUES

INÉDITES.

PREMIÈRE

MÉDITATION.

LA PERVENCHE.

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris,
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris!

C'est dans un sentier qui se cache
Sous ses deux bords de noisetiers,
Où pleut sur l'ombre qu'elle tache
La neige des blancs églantiers.

L'ombre t'y voile, l'herbe égoutte
Les perles de nos nuits d'été,
Le rayon les boit goutte à goutte
Sur ton calice velouté.

Une source tout près palpite,
Où s'abreuve le merle noir,
Il y chante, et moi j'y médite
Souvent de l'aube jusqu'au soir.

O fleur, que tu dirais de choses
A mon amour, si tu retiens
Ce que je dis à lèvres closes
Quand tes yeux me peignent les siens!

DEUXIÈME

MÉDITATION.

SULTAN, LE CHEVAL ARABE.

A M DE CHAMPEAUX.

1838.

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan plus poli qu'un miroir,
Où Kaïdha mirait son visage de femme,
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir!

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghilé, ma selle, et mon fusil;
Et, semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil!

Et toi, mon fier Sultan, à la crinière noire,
Coursier né des amours, de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tigraient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante mer, dont nous suivions les grèves,
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux!

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,
Quand *celle* que ma main sur ta croupe élançait
T'appelait par ton nom, et retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait!

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage!
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement:

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais tournant ton bel œil vers tes flancs,
Et, retirant ton feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

Penses-tu quelquefois, le front bas vers la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse
Qui pour parer ta bride, houri d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait de blancs cristaux de miel?

Où sont-ils? que font-ils? quels climats les retiennent?
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux des mers qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas.

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,
Quand ton oreille entend dans les champs de l'aurore
Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour?

Oh oui, car de ta selle, en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain,
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes,
Le long de tes naseaux, glissèrent sur ma main!

TROISIÈME

MÉDITATION.

LA FENÊTRE DE LA MAISON PATERNELLE.

—

1816.

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux,
Ses grains dorés, vers la fenêtre,
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche,
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte;
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi, je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne enlacée
Aux mémoires de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

QUATRIÈME

MÉDITATION.

A LAURENCE.

Es-tu d'Europe? es-tu d'Asie?
Es-tu songe? es-tu poésie?
Es-tu nature, ou fantaisie,
Ou fantôme, ou réalité?

Dans tes yeux l'Inde se décèle,
Sur tes cheveux le Nord ruisselle;
Tout climat a son étincelle
Dans le disque de ta beauté!

Sœur des Psychés, ou fille d'Ève!
Quand ma jeunesse avait sa séve,
C'était sous ces traits que le rêve
M'incarnait en un mille amours;
Je leur disais : « Je vous adore!
« Ne disparaissez pas encore!... »
Mais ils fuyaient avec l'aurore,
Et tu renais avec les jours!

Oh! pourquoi, divine inconnue,
Pourquoi si tard es-tu venue,
Du ciel, de l'air ou de la nue,
Passer et luire devant moi?
Du regard je t'aurais suivie!
O Dieu! qui me rendra ma vie?
Ma part de temps me fut ravie,
Puisque je vécus avant toi.

Jour à jour, d'ivresse en ivresse,

Tu m'aurais conduit comme en laisse,
Sans autre chaîne qu'une tresse,
Depuis l'aube jusqu'au trépas;
Sur tout l'univers dispersée,
Et dans mille coupes versée,
Ma vie immobile pensée,
N'eût été qu'un pas sur tes pas!

. . . .
. . . .

Retour perdu vers l'impossible!
Le Temps, sous son aile inflexible,
A passé ma vie à son crible,
Ainsi qu'un rude moissonneur;
Un peu de terre amoncelée
Dira bientôt dans la vallée :
« De ses jours la gerbe est foulée,
« Et voilà la part du glaneur! »

Ces heures, en cercle enchaînées,
Qui dansaient au seuil des années,
Sortent du chœur découronnées,
Et leur aspect se rembrunit;

La dernière vers moi s'avance,
Et du doigt me montre en silence
La couche où le sommeil commence
Sur un oreiller de granit.

Est-ce l'heure d'ouvrir son âme
A ces songes aux traits de femme,
Qui brûlent d'un poison de flamme
Les yeux d'abord, le cœur après,
Quand des jours l'espace et le nombre
Se borne au petit cercle d'ombre
Que décrit, sur un tertre sombre,
La flèche d'un jeune cyprès?

Mais toi, si tu viens jeune encore,
Au bras de l'époux qui t'adore,
Voir une marguerite éclore
De ce gazon qui fleurit tard,
Dis, en marchant sur ma poussière :
« Celui qui dort sous cette pierre
« Conserve au ciel, dans sa paupière,
« Un rayon qui fut mon regard! »

CINQUIÈME

MÉDITATION.

A M. DE MUSSET,

EN RÉPONSE A SES VERS.

FRAGMENT DE MÉDITATION.

1840.

Maintenant qu'abrité des monts de mon enfance,
Je n'entends plus Paris ni son murmure immense,
Qui, semblable à la mer contre un cap écumant,
Répand loin de ses murs son retentissement;

Maintenant que mes jours et mes heures limpides
Résonnent sous la main comme des urnes vides,
Et que je puis en paix les combler à plaisir
De contemplations, de chants et de loisir,
Qu'entre le firmament et mon œil qui s'y lève
Aucun plafond jaloux n'intercepte mon rêve,
Et que j'y vois surgir ses feux sur les coteaux,
Comme de blanches nefs à l'horizon des eaux;
Rassasié de paix, de silence et d'extase,
Le limon de mon cœur descend au fond du vase;
J'entends chanter en moi les brises d'autrefois,
Et je me sens tenté d'essayer si mes doigts
Pourront, donnant au rhythme une âme cadencée,
Tendre cet arc sonore où vibrait ma pensée.
S'ils ne le peuvent plus, que ces vers oubliés
Aillent au moins frémir et tomber à tes piés!

Enfant aux blonds cheveux, jeune homme au cœur de cire,
Dont la lèvre a le pli des larmes ou du rire,
Selon que la beauté qui règne sur tes yeux
Eut un regard hier sévère ou gracieux;
Poétique jouet de molle poésie,
Qui prends pour passion ta vague fantaisie,
Bulle d'air coloré dans une bulle d'eau

Que l'enfant fait jaillir du bout d'un chalumeau,
Que la beauté rieuse avec sa folle haleine
Élève vers le ciel, y suspend, y promène,
Pour y voir un moment son image flotter,
Et qui, lorsqu'en vapeur elle vient d'éclater,
Ne sait pas si cette eau, dont elle est arrosée,
Est le sang de ton cœur ou l'eau de la rosée;
Émule de Byron, au sourire moqueur,
D'où vient ce cri plaintif arraché de ton cœur?
Quelle main, de ton luth en parcourant la gamme,
A changé tout à coup la clef de ta jeune âme,
Et fait rendre à l'esprit le son du cœur humain?
Est-ce qu'un pli de rose aurait froissé ta main?
Est-ce que ce poignard d'Alep ou de Grenade,
Poétique hochet des douleurs de parade,
Dont la lame au soleil ruisselle comme l'eau,
En effleurant ton sein aurait percé la peau,
Et, distillant ton sang de sa pointe rougie,
Mêlé la pourpre humaine au nectar de l'orgie?
Ou n'est-ce pas plutôt que cet ennui profond
Que contient chaque coupe et qu'on savoure au fond
Des ivresses du cœur, amère et fade lie,
Fit détourner ta lèvre avec mélancolie,
Et que le vase vide, et dont tes doigts sont las,

Tombe et sonne à tes pieds, et s'y brise en éclats?...

Ah! c'est que vient le tour des heures sérieuses,
Où l'ironie en pleurs fuit les lèvres rieuses,
Qu'on s'aperçoit enfin qu'à se moquer du sort,
Le cœur le plus cynique est dupe de l'effort,
Que rire de soi-même en secret autorise
Dieu même à mépriser l'homme qui se méprise;
Que ce rôle est grimace et profanation;
Que le rire et la mort sont contradiction;
Que du cortége humain, dans sa route éternelle,
La marche vers son but est grave et solennelle;
Et que celui qui rit de l'enfance au tombeau,
De l'immortalité porte mal le flambeau,
Avilit sa nature et joue avec son âme,
Et de son propre souffle éteint sa sainte flamme.
Est-ce un titre à porter au seuil du jugement,
Pour tout œuvre ici-bas qu'un long ricanement?
L'homme répondra-t-il, quand le souverain maître
Lui criera dans son cœur, « Pourquoi t'ai-je fait naître?
« Qu'as-tu fait pour le temps, pour le ciel et pour moi?
« — J'ai ri de l'univers, de toi-même, et de moi!

Honte à qui croit ainsi jouer avec sa lyre,
La vie est un mystère, et non pas un délire.

—

Après l'avoir nié, — toi-même tu le sens.
Dans un des lourds réveils de l'ivresse des sens,
Sentant ton cœur désert, ton front brûlant et vide,
Tu tournes dans tes doigts le fer du suicide;
Mais, avant de mourir, tu veux savoir de moi
Si j'ai souffert, aimé, déliré comme toi,
Et comment j'ai passé, par ces crises du drame,
Des tempêtes des sens aux grands calmes de l'âme,
Et comment sur les flots je me suis élevé,
Et quel phare divin mes doutes ont trouvé,
Et de quel nom je nomme et de quel sens j'adore
Ce Dieu que ma pensée en sa nuit vit éclore,
Ce Dieu dont la présence, aussitôt qu'il nous luit,
Comble tout précipice, éclaire toute nuit.

—

Triste serait l'accent, et cette longue histoire
Remuerait trop de cendre au fond de ma mémoire.
Il est sur son sentier si dur de revenir,
Quand chaque pied saignant se heurte au souvenir!

Mais écoute tomber seulement cette goutte
De l'eau trouble du cœur, et tu la sauras toute!

—

Je vivais comme toi, vieux et froid à vingt ans,
Laissant les guêpes mordre aux fleurs de mon printemps,
Laissant la lèvre pâle et fétide des vices
Effeuiller leur corolle et pomper leurs calices,
Méprisant mes amours et les montrant au doigt,
Comme un enfant grossier qui trouble l'eau qu'il boit.
Mon seul soleil était la clarté des bougies;
Je détestais l'aurore en sortant des orgies.

—

A mes lèvres, où Dieu sommeillait dans l'oubli,
Un sourire ironique avait donné son pli;
Tous mes propos n'étaient qu'amère raillerie.
Je plaignais la pudeur comme une duperie;
Et si quelque reproche ou de mère ou de sœur,
A mes premiers instincts parlant avec douceur,
Me rappelait les jours de ma naïve enfance,
Nos mains jointes, nos yeux levés, notre innocence;

Si quelque tendre écho de ces soirs d'autrefois
Dans mon esprit troublé s'éveillant à leur voix,
D'une aride rosée humectait ma paupière,
Mon front haut secouait ses cheveux en arrière;
Pervers, je rougissais de mon bon sentiment;
Je refoulais en moi mon attendrissement,
Et j'allais tout honteux vers mes viles idoles,
Parmi de vils railleurs, bafouer ces paroles!!

—

Voilà quelle gangrène énervait mon esprit,
Quand l'amour, cet amour qui tue ou qui guérit,
Cette plante de vie au céleste dictame,
Distilla dans mon cœur des lèvres d'une femme.
Une femme? Est-ce un nom qui puisse te nommer,
Chaste apparition qui me forças d'aimer,
Forme dont la splendeur à l'aube eût fait envie,
Saint éblouissement d'une heure de ma vie;
Toi qui de ce limon m'enlevas d'un regard,
Comme un rayon d'en haut attire le brouillard,
Et, le transfigurant en brillant météore,
Le roule en dais de feu sous les pas de l'aurore?
Ses yeux, bleus comme l'eau, furent le pur miroir

Où mon âme se vit et rougit de se voir,
Où, pour que le mortel ne profanât pas l'ange,
Des mes impuretés je dépouillai la fange.
Pour cueillir cet amour, fruit immatériel,
Chacun de mes soupirs m'enleva vers le ciel.
Quand elle disparut derrière le nuage,
Mon cœur purifié contenait une image,
Et je ne pouvais plus, de peur de la ternir,
Redescendre jamais d'un si haut souvenir!

Depuis ce jour lointain, des jours, des jours sans nombre
Ont jeté sur mon cœur leur soleil ou leur ombre;
Comme un sol moissonné, mais qui germe toujours,
La vie a dans mon cœur porté d'autres amours;
De l'heure matinale à cette heure avancée,
J'ai sous d'autres abris rafraîchi ma pensée,
D'autres yeux ont noyé leurs rayons dans les miens:
Mais du premier rayon toujours je me souviens,
Toujours j'en cherche ici la trace éblouissante,
Et mon âme a gardé la place à l'âme absente.

Voilà pourquoi souvent tu vois mon front baissé,
Comme quelqu'un qui cherche où son guide a passé.

SIXIÈME

MÉDITATION.

SUR UN DON

DE LA DUCHESSE D'ANGOULÊME[1],

AUX INDIGENTS DE PARIS, EN 1841.

Pour me précipiter de plus haut dans l'abîme,
Le sort mit mon berceau sur les genoux des rois.

[1] Madame la duchesse d'Angoulême avait envoyé, de l'exil, un don pour les indigents, à madame Sophie Gay.

La couronne à mon temps me marqua pour victime;
L'orage, de mon front la fit tomber deux fois.

Le bourreau me jeta le bandeau de ma mère;
De mes ans dans l'exil je vécus la moitié;
Mon diadème fut une ironie amère,
Reine ici, reine là, mais par droit de pitié.

J'accepte! Mais le ciel en prenant mon royaume,
Comme pour ajouter un contraste moqueur,
Me fit une fortune à l'image du chaume,
Et ne me laisse rien de royal que le cœur,

Ce cœur qu'il fait aux rois dans sa magnificence,
Où s'élève exaucé le vœu du suppliant,
Qui croit, même impuissant, à sa toute-puissance;
Qui s'ouvre comme un temple au doigt d'un mendiant.

De si loin qu'un malheur me jette une parole,
J'étends comme autrefois mon bras vers mon trésor;
J'ouvre ma main royale, il en tombe une obole!...
Mais on voit mon empreinte, et l'on dit: « C'est de l'or! »

SEPTIÈME

MÉDITATION.

L'IDÉAL.

SUR UNE PAGE REPRÉSENTANT DES GÉNIES ENFANTS.

1827.

Hôtes des jeunes cœurs, beaux enfants des Génies,
Allez jouer plus loin, allez sourire ailleurs!
Les cordes de ma voix n'ont plus pour harmonies
Que des tristesses et des pleurs.

Chers anges du matin éclos dans les rosées,
Nos lèvres d'homme, hélas! pour vous n'ont plus de miel;
Et vos ailes d'azur, de larmes arrosées,
Ne nous porteraient plus au ciel.

Il faut aux cœurs saignants des anges plus austères,
Pâles, vêtus de deuil, voilés de demi-jour,
Et plongeant en silence au fond de nos mystères
Un rayon doux comme l'amour.

Ces fantômes du cœur ont des accents de femme;
Sous de longs cheveux noirs ils dérobent leurs traits;
Ils vous disent tout bas, dans la langue de l'âme,
De tristes et divins secrets.

Nul ne connaît leur nom, nul n'a vu leur visage;
Ils s'attachent au cœur comme l'ombre à nos pas.
Est-ce un être réel? est-ce un divin mirage
Du bonheur qu'on pressent là-bas?

Qu'importe? Ciel ou terre, ange ou femme, ombre ou rêve,
Quelque nom qui te nomme, il est divin pour moi.
Que la terre l'ébauche et que le ciel l'achève
Le nom sublime qui dit, Toi!

HUITIÈME

MÉDITATION.

ADIEU A GRAZIELLA.

1813.

Adieu! mot qu'une larme humecte sur la lèvre;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour;
Mot par qui le départ de délices nous sèvre:
Mot que l'éternité doit effacer un jour!

Adieu! .. Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie
Quand l'homme dit, Retour! et que Dieu dit, Jamais!

Mais aujourd'hui je sens que ma bouche prononce
Le mot qui contient tout, puisqu'il est plein de toi;
Qui tombe dans l'abîme, et qui n'a pour réponse
Que l'éternel silence entre une image et moi!...

Et cependant mon cœur redit à chaque haleine
Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
Comme si tous les sons dont la nature est pleine
N'avaient pour sens unique, hélas! qu'un grand adieu!

NEUVIÈME

MÉDITATION.

A UNE JEUNE FILLE

QUI AVAIT RACONTÉ UN RÊVE.

1847.

Un baiser sur mon front! un baiser, même en rêve!
Mais de mon front pensif le frais baiser s'enfuit;
Mais de mes jours taris l'été n'a plus de séve;
Mais l'Aurore jamais n'embrassera la Nuit.

Elle rêvait sans doute aussi que son haleine
Me rendait les climats de mes jeunes saisons,
Que la neige fondait sur une tête humaine,
Et que la fleur de l'âme avait deux floraisons.

Elle rêvait sans doute aussi que sur ma joue
Mes cheveux par le vent écartés de mes yeux,
Pareils aux jais flottants que sa tête secoue,
Noyaient ses doigts distraits dans leurs flocons soyeux.

Elle rêvait sans doute aussi que l'innocence
Gardait contre un désir ses roses et ses lis;
Que j'étais *Jocelyn* et qu'elle était *Laurence;*
Que la vallée en fleurs nous cachait dans ses plis.

Elle rêvait sans doute aussi que mon délire
En vers mélodieux pleurait comme autrefois;
Que mon cœur, sous sa main, devenait une lyre
Qui dans un seul soupir accentuait deux voix.

Fatale vision! Tout mon être frissonne;
On dirait que mon sang veut remonter son cours.
Enfant, ne dites plus vos rêves à personne,
Et ne rêvez jamais, ou bien rêvez toujours!

DIXIÈME

MÉDITATION.

PRIÈRE DE L'INDIGENT.

1846.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité;

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

ONZIÈME

MÉDITATION.

LES ESPRITS DES FLEURS.

1847.

Voyez-vous de l'or de ces urnes
S'échapper ces esprits des fleurs,
Tout trempés de parfums nocturnes,
Tout vêtus de fraîches couleurs?

Ce ne sont pas de vains fantômes
Créés par un art décevant,
Pour donner un corps aux aromes
Que nos gazons livrent au vent.

Non : chaque atome de matière
Par un esprit est habité;
Tout sent, et la nature entière
N'est que douleur et volupté!

Chaque rayon d'humide flamme
Qui jaillit de vos yeux si doux;
Chaque soupir qui de mon âme
S'élance, et palpite vers vous;

Chaque parole réprimée
Qui meurt sur mes lèvres de feu,
N'osant même à la fleur aimée
D'un nom chéri livrer l'aveu;

Ces songes que la nuit fait naître
Comme pour nous venger du jour,
Tout prend un corps, une âme, un être,
Visibles, mais au seul amour!

Cet ange flottant des prairies,
Pâle et penché comme ses lis,
C'est une de mes rêveries
Restée aux fleurs que je cueillis.

Et sur ses ailes renversées
Celui qui jouit d'expirer,
Ce n'est qu'une de mes pensées
Que vos lèvres vont respirer.

DOUZIÈME

MÉDITATION.

LES FLEURS SUR L'AUTEL.

Ischia, 1846.

Quand sous la majesté du Maître qu'elle adore
L'âme humaine a besoin de se fondre d'amour,
Comme une mer dont l'eau s'échauffe et s'évapore,
Pour monter en nuage à la source du jour;

Elle cherche partout dans l'art, dans la nature,
Le vase le plus saint pour y brûler l'encens.
Mais pour l'Être innommé quelle coupe assez pure?
Et quelle âme ici-bas n'a profané ses sens?

Les vieillards ont éteint le feu des sacrifices;
Les enfants laisseront vaciller son flambeau;
Les vierges ont pleuré le froid de leurs cilices:
Comment parer l'autel de ces fleurs du tombeau?

Voilà pourquoi les fleurs, ces prières écloses
Dont Dieu lui-même emplit les corolles de miel,
Pures comme ces lis, chastes comme ces roses,
Semblent prier pour nous dans ces maisons du ciel.

Quand l'homme a déposé sur les degrés du temple
Ce faisceau de parfum, ce symbole d'honneur,
Dans un muet espoir son regard le contemple;
Il croit ce don du ciel acceptable au Seigneur.

Il regarde la fleur dans l'urne déposée
Exhaler lentement son âme au pied des dieux,
Et la brise qui boit ses gouttes de rosée
Lui paraît une main qui vient sécher ses yeux.

TREIZIÈME

MÉDITATION.

LE LÉZARD.

SUR LES RUINES DE ROME.

1846.

Un jour, seul dans le Colisée,
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe de sang arrosée
Je m'assis, *Tacite* à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si bas descendu.

Je voyais la plèbe idolâtre,
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe :
Mais, déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines,
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux!

La nature a son ironie:
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain!

QUATORZIÈME

MÉDITATION.

SUR UNE PAGE

PEINTE D'INSECTES ET DE PLANTES.

Insectes bourdonnants; papillons; fleurs ailées;
Aux touffes des rosiers lianes enroulées;
Convolvulus tressés aux fils des liserons;
Pervenches, beaux yeux bleus qui regardez dans l'ombre;

Nénufars endormis sur les eaux; fleurs sans nombre;
Calices qui noyez les trompes des cirons!

Fruits où mon Dieu parfume avec tant d'abondance
Le pain de ses saisons et de sa providence;
Figue où brille sur l'œil une larme de miel;
Pêches qui ressemblez aux pudeurs de la joue;
Oiseau qui fais reluire un écrin sur ta roue,
Et dont le cou de moire a fixé l'arc-en-ciel!

La main qui vous peignit en confuse guirlande
Devant vos yeux, Seigneur, en étale l'offrande,
Comme on ouvre à vos pieds la gerbe de vos dons.
Vous avez tout produit, contemplez votre ouvrage!
Et nous, dont les besoins sont encore un hommage,
Rendons grâce toujours, et toujours demandons!!

QUINZIEME

MÉDITATION.

SUR L'INGRATITUDE DES PEUPLES.

ODE.

—

1827.

Un jour qu'errant de ville en ville,
Et cachant sa lyre et son nom,
L'aveugle qui chantait Achille
Montait au temple d'Apollon;

Ses rivaux, que sa gloire outrage,
Le reconnaissent à l'image
Du dieu qu'on adore à Claros,
Et chassent du seuil du génie
Ce mendiant, dont l'Ionie
Un jour disputera les os!

A pas lents, la tête baissée,
Le vieillard reprend son chemin,
Seul, et roulant dans sa pensée
L'injustice du genre humain.
En marchant, sous son bras il presse
Sa lyre sainte et vengeresse,
Qui résonne comme un carquois;
Et sur un écueil de la plage
Il va s'asseoir près du rivage,
Pleurant et chantant à la fois.

« Reptiles qui vivez de gloire,
Disait-il, déchirez mes jours!
Souillez d'avance ma mémoire
D'un poison qui ronge toujours!
Sifflez, vils serpents de l'envie!
De ma fortune et de ma vie

Arrachez le dernier lambeau,
Jusqu'à ce que les Euménides
Écrasent vos têtes livides
Sur la pierre de mon tombeau!

« Tel est donc le sort, ô nature,
Que tu garde à tes favoris?
De tout temps l'outrage et l'injure
Sont le pain dont tu les nourris.
Sitôt qu'un des fils de Mémoire
Élève ses mains vers la gloire,
Un cri s'élève : il doit périr!
Semblable aux chiens de Laconie,
La haine dispute au génie
Un seuil qu'elle ne peut franchir.

« Cependant j'ai courbé ma tête
Au niveau de vos fronts jaloux;
J'ai fui de retraite en retraite,
De peur d'être plus grand que vous!
Ma voix, sans écho sur la terre,
Montait sur un bord solitaire;
Et quand je vous tendais la main
(Les siècles le pourront-ils croire?),

Je ne demandais pas de gloire,
Ingrats! je mendiais du pain!

« Mais le génie en vain dépouille
L'éclat dont il est revêtu :
Comme Ulysse qu'un haillon souille,
Il est trahi par sa vertu.
De quelque ombre qu'il se recèle,
Dès qu'un être divin se mêle
Aux enfants de ce vil séjour,
L'envie à sa trace s'enchaîne,
Et le reconnaît à sa haine,
Comme la terre à son amour.

« Si du moins, ô langues impures,
Contentes de boire mes pleurs,
Vos traits restaient dans mes blessures!...
Mais non : vous vivez, et je meurs!
Mes yeux, à travers leur nuage,
Vous voient renaître d'âge en âge.
O temps, que me dévoiles-tu?
Toujours le génie est un crime.
Toujours, quoi! toujours un abîme
Entre la gloire et la vertu?

« Race immortelle des Zoïle,
Non, vous ne vous éteindrez plus!
Bavius attend son Virgile,
Socrate meurt sous Anitus!
Le Dante est maudit de Florence;
La mort, dans sa dure indigence
Surprend l'aveugle d'Albion;
Et l'Envie un jour se console
De marchander pour une obole
La gloire d'une nation [1]!

« Le chantre divin d'Herminie,
Rongeant son cœur dans sa prison,
Sous les assauts de l'insomnie
Sent fléchir jusqu'à sa raison.
D'une haine injuste et barbare
Les sombres cachots de Ferrare
Éteignent-ils l'affreux flambeau?
Non : la haine qui lui pardonne
Lui laisse entrevoir sa couronne,
Mais c'est plus loin que son tombeau!

[1] *Le Paradis perdu*, vendu pour dix guinées.

« Et toi, chantre d'un saint martyre;
Toi que Sion vit adorer,
Toi qu'en secret l'envie admire,
En s'indignant de t'admirer;
En vain, en rampant sur ta trace,
La Haine avec sa langue efface
Ta route à l'immortalité :
Trop grand pour un siècle vulgaire,
Ta gloire tristement éclaire
Son envieuse obscurité!

« En vain l'impure Calomnie
Lançant ses traits sur l'avenir,
Ne pouvant nier ton génie,
S'efforce au moins de le ternir :
Comme un vaisseau voguant sur l'onde
Traîne après soi la vase immonde
Qu'il a soulevée en son cours,
Ton nom, plus fort que l'injustice,
Traîne ton Zoïle au supplice
D'une honte qui vit toujours!

« Meute hideuse qu'un grand homme
Traîne sans cesse sur ses pas,

Toujours acharnés s'il vous nomme,
Honteux s'il ne vous nomme pas;
Je pourrais... Mais que ce silence
Soit contre eux ma seule vengeance!
Les dieux nous vengent à ce prix.
Que l'oubli soit leur anathème;
Que leurs noms n'héritent pas même
L'immortalité du mépris!

« Vils profanateurs que vous êtes,
Aux yeux des siècles indignés
Croyez-vous couronner vos têtes
Des rayons que vous éteignez?
Non! La gloire par vous ternie
Ne couvre que d'ignominie
Un front que l'ombre aurait caché;
Et de ce front livide et blême
Le laurier tombe de lui-même,
Flétri dès qu'il vous a touché! »

Il se tut : sa lyre plaintive
Suspendit ses rhythmes touchants,
Croyant que l'écho de la rive
Avait seul entendu ses chants

Mais, par ses rivaux irritée,
Sur ses pas la foule ameutée
Suivait sa trace et l'entendit :
Leurs cœurs de venin se gonflèrent,
Au lieu d'applaudir ils sifflèrent;
Car ainsi l'envie applaudit.

Du sein de la foule offensée
De ces ennemis inhumains,
Soudain une pierre lancée
Va frapper sa lyre en ses mains.
L'aveugle en vain la presse encore,
Elle roule en débris sonore
Du sein qui veut la retenir;
Mais, en se brisant sous ce crime,
Elle jette un accord sublime
Qui retentit dans l'avenir!

SEIZIÈME

MÉDITATION.

SALUT A L'ILE D'ISCHIA.

1842.

Il est doux d'aspirer, en abordant la grève,
Le parfum que la brise apporte à l'étranger,
Et de sentir les fleurs que son haleine enlève
Pleuvoir sur votre front du haut de l'oranger.

Il est doux de poser sur le sable immobile
Un pied lourd, et lassé du mouvement des flots;
De voir les blonds enfants et les femmes d'une île
Vous tendre les fruits d'or sous leurs treilles éclos.

Il est doux de prêter une oreille ravie
A la langue du ciel, que rien ne peut ternir;
Qui vous reporte en rêve à l'aube de la vie,
Et dont chaque syllabe est un cher souvenir.

Il est doux, sur la plage où le monarque arrive,
D'entendre aux flancs des forts les salves du canon;
De l'écho de ses pas faire éclater la rive,
Et rouler jusqu'au ciel les saluts à son nom.

Mais de tous ces accents dont le bord vous salue,
Aucun n'est aussi doux sur la terre ou les mers
Que le son caressant d'une voix inconnue,
Qui récite au poëte un refrain de ses vers [1].

Cette voix va plus loin réveiller son délire

[1] En arrivant au port d'Ischia, l'auteur entendit une jeune fille réciter une strophe de ses vers.

Que l'airain de la guerre ou l'orgue de l'autel.
Mais quand le cœur d'un siècle est devenu sa lyre,
L'écho s'appelle gloire, et devient immortel.

LA CHUTE D'UN ANGE.

FRAGMENT.

INTRODUCTION.

FRAGMENT.

RÉCIT.

« Vieux Liban ! » s'écria le céleste vieillard
En s'essuyant les yeux que voilait un brouillard,
Pendant que le vaisseau courant à pleines voiles
Faisait glisser nos mâts d'étoiles en étoiles,
Et qu'à l'ombre des caps du Liban sur la mer,
L'harmonieuse proue enflait le flot amer ;

« Sommets resplendissants au-dessus des tempêtes,
Qu'on vous cherchait jadis bien plus haut qu'où vous êtes !

Votre front, maintenant comme un crâne blanchi,
Du poids de l'Océan n'avait jamais fléchi,
Et les flots du déluge, en minant vos collines,
N'avaient pas sur vos flancs déchiré ces ravines;
Vous ne laissiez pas voir, comme un corps sans manteau,
Ces rocs, grands ossements, prêts à percer la peau :
Mais vos muscles puissants, vaste épine d'un monde,
Revêtus à grands plis de bois, de sol et d'onde,
Dessinant sur le ciel d'harmonieux contours,
Même en s'y découpant s'arrondissaient toujours.
Oh! si vous l'aviez vu, mon enfant, dans sa gloire,
Tel que je le revois de loin dans ma mémoire,
Dans ces jours encor près de sa création,
Votre œil fondrait d'amour et d'admiration!
Vous voyez, sur ces bords qu'évite notre poupe,
Ces écueils mugissants que la lame découpe,
Ces grands blocs dentelés, effroi du matelot,
Où monte et redescend l'assaut grondant du flot;
Vous voyez dans les flancs des monts ces déchirures,
Coups de hache au rocher qui montre ses blessures,
Et dont par intervalle un rare filet d'eau
Pleut comme la sueur d'un flanc sous un fardeau,
Tandis qu'au fond obscur de la noire ravine
Le lit sec d'un torrent que le soleil calcine

Ne révèle la veine où ses flots ont coulé
Qu'un stérile caillou que l'hiver a roulé;
Plus haut ces longs remparts et ces cimes chenues,
Dont les escarpements semblent porter les nues;
Puis ces neiges où rien n'ose plus végéter,
Puis ces pics dont la dent semble ébrécher l'éther!
Vaste amas de granit sans ombre et sans culture,
Où l'herbe même a peine à trouver nourriture,
Et qui fait dire à l'homme, avec un cri d'effroi:
« Ce globe fut-il fait pour la pierre ou pour moi? »

« Eh bien! cette âpreté n'est que décrépitude.
Tout était aussi grand, mon fils; rien n'était rude;
Partout pleines, partout, comme grasses de chair,
Ces cimes que noyait l'océan bleu de l'air
S'élargissaient, montaient, ou seules ou jumelles,
De la terre encor vierge, ainsi que des mamelles
Que fait renfler un sang plein de séve et d'amour,
Et dont la plénitude arrondit le contour.
Ces neiges, dont le poids semble affaisser leurs hanches,
N'opposaient pas alors leurs mornes taches blanches
Au bleu sombre et profond d'un firmament plus pur,
Où le vert des rameaux se fondait dans l'azur,
Comme au bleu d'une mer qui dort sous le rivage

Le vert des bois se fond en doublant son image.
Jusqu'aux derniers plateaux que l'homme ne voit plus,
Les chênes aux bras tors, les cèdres chevelus,
Élargissant leurs troncs en vivante colonne,
Pour porter à cent pieds leur flèche ou leur couronne,
Et dans les feux du ciel, toujours verts, les noyant,
Couvraient partout les monts d'un grand flot ondoyant;
Mais ces arbres géants, premiers-nés de la terre,
Ne cachaient pas au jour tout le sein de leur mère :
Leurs rejetons, pressés comme dans nos forêts,
Sous leurs troncs étouffés ne germaient pas si près;
Ils ne dérobaient pas, de leurs branches jalouses,
Le ciel et les rayons aux plantes des pelouses;
Ils décoraient la terre et ne la cachaient pas;
De larges pans du ciel s'ouvraient entre leurs bras,
Pour que les vents, le jour, l'humidité céleste,
De la création visitassent le reste.
La foudre quelquefois, semant leurs troncs noircis
Sur des croupes à pic, les avait éclaircis;
Les torrents en avaient balayé leurs rivages,
Et laissé pour les yeux des vides sur leurs plages;
De sorte qu'entre l'onde et ces grands troncs épars
Les pelouses laissaient circuler les regards,
Comme entre les piliers d'un dôme qu'il éclaire

Le soleil fait jouer son rayon circulaire.
De là brillaient les lacs à travers les rameaux;
Les sept fleuves creusaient sept vallons sous leurs eaux,
Grandes veines d'argent qui de leur haute artère
S'épanchaient à flots bleus pour féconder la terre,
Et que par mille nœuds rassemblait comme un nid
L'innombrable réseau des sources du granit.

« Oh! quelles fleurs croissaient sur ce berceau des fleuves!
Quels cèdres étendaient leurs bras sur ces eaux neuves!
Quels oiseaux se trempaient l'aile dans ces bassins!
Quel firmament la nuit constellait dans leurs seins!
Quels murmures secrets et quelle âme profonde
Sortaient avec ses flots, chantaient avec son onde!
C'était comme le chant confus, à demi-voix,
Des flots impatients d'écumer sous les bois.
Et quand le soir, rasant leur face occidentale,
Rougissait dans le ciel sa barre horizontale,
Et, retirant d'en haut ses rayons repliés,
Glissait entre les troncs du dôme incendiés,
Et semblait allumer sur ces fumantes cimes
Un bûcher colossal pour d'immenses victimes;
Quand ces feux des sommets, réfléchis dans la mer,
Dans ces vagues du soir paraissaient écumer;

Que les brutes, sortant de leurs antres sauvages,
Venaient rôder, bondir, hurler sur ces rivages ;
Que les milliers de cris des nuages d'oiseaux,
Que l'innombrable bruit de tant de chutes d'eaux
Comme un orgue à cent voix qu'une seule âme anime,
Donnaient chacun un son au cantique unanime,
Et qu'un souffle des airs venant à s'exhaler,
La surface des monts semblait toute onduler,
Comme un duvet ému d'un cygne que l'on touche
Frémit de volupté sous le vent de la bouche;
Que les cèdres plaintifs tordaient leurs bras mouvants,
Qu'un nuage de fleurs soulevé par les vents
Sortait de la montagne avec des bruits étranges
Et des flots de parfum pour enivrer les anges,
L'extase suspendait le chœur silencieux,
Les étoiles d'amour se penchaient dans les cieux,
Et celui qui connaît la colline et la plaine
Écoutait l'hosanna dont sa cime était pleine!!! »

— Mais, disais-je en mon cœur, ce vieillard inconnu
Parle comme quelqu'un qui lui-même aurait vu.
Il lut dans mon esprit ma pensée et mon trouble :

« Oui, j'ai vu, non par moi, non par ce regard trouble,
Non par cet œil de chair, mais par l'œil de ces saints
A qui Dieu, d'ici-bas, laisse voir ses desseins,
A qui des jours futurs l'avenir dit le nombre,
Et pour qui dans sa nuit le passé n'a point d'ombre!
— Je croyais qu'ici-bas il n'en restait aucun.
— Dans ces jours ténébreux, mon fils, il en reste un,
Un seul, digne héritier de ces sacrés prophètes
Dont l'éclair du Très-Haut illuminait les têtes,
Et dont par d'autres sens le sens divin instruit
Réverbérait ses feux jusque dans notre nuit.
Cet homme, quand du ciel le souffle le visite,
Tout ce que voit son œil, sa bouche le récite :
Heureux qui peut l'entendre en ces heures où Dieu
Le rend contemporain et présent en tout lieu!
Il assiste vivant au sublime mystère,
Aux actes successifs du drame de la terre.
Mais il faut à ce saint, d'un pur désir conduit,
Apporter un cœur simple et vide de tout bruit.
— Oh! dans quel coin du monde habite-t-il, mon père?
Des montagnes aux mers voyageur sur la terre,
Pour chercher un rayon de pure vérité,
J'ai laissé le pays par mon père habité,
Cette tombe où ma mère attend là-bas mon âme;

J'ai pris par chaque main cette enfant, cette femme;
J'ai confié leur vie aux flancs de ce vaisseau,
Comme on emporte tout dans le pan d'un manteau;
J'ai risqué mes trésors, mes amours et ma vie:
Que voulez-vous de plus qu'un homme sacrifie?
— Eh bien! quand, au retour, de ces flots en courroux
L'abîme engloutirait et ces trésors et vous,
Vous n'auriez pas payé trop cher ce grand spectacle,
Et sur la nuit des temps un éclair de l'oracle.
— Mais sur quels bords lointains vit cet homme de Dieu?
Et qui m'enseignera le chemin et le lieu?
— Levez les yeux, mon fils! Vous voyez sur nos têtes
Ce groupe du Liban, tout voilé de tempêtes,
Dont les vastes rameaux des feux du ciel fumants
Blanchissent au soleil comme des ossements,
Et qui du haut Sannin au cap blanc de Saïde
Descendent vers la mer dans leur chute rapide :
L'œil s'enfonce partout sous l'ombre des coteaux
Dont le granit soutient de sublimes plateaux,
Où les fentes du roc laissent sortir de terre,
De distance en distance, un sombre monastère.
En les voyant d'ici, l'œil même du nocher
Ne saurait distinguer leurs murs noirs du rocher:
Semblables à des caps qui brisent des nuages,

Ils s'élèvent au ciel d'étages en étages,
Noyés par les vapeurs dans les vagues de l'air;
On n'en voit quelques-uns qu'aux lueurs de l'éclair :
Nul n'en saurait trouver la route que les aigles.
Tout un peuple pourtant suit là de saintes règles,
Et, pour fuir l'esclavage et l'ombre du turban,
De trous comme une ruche a percé le Liban.
Là, suspendant son aire aux pans des précipices,
Il féconde du roc les moindres interstices :
Abeilles du Seigneur, dont la cire et le miel
Sont d'obscures vertus qui n'ont de prix qu'au ciel!
— Quel est ce peuple saint? — Ce sont les Maronites,
Tribu d'adorateurs, peuple de cénobites,
Qui, semblable aux Hébreux dans leur captivité,
A caché sur ces monts l'arche de vérité.
Dans les simples vertus que l'Occident oublie,
Là, depuis deux mille ans, leur race multiplie.
Ils n'ont pas recherché cette perfection
Qui s'affranchit des lois de la création :
Par les chastes liens des enfants et des femmes,
A l'amour du prochain ils exercent leurs âmes;
De leurs fruits, comme l'arbre, ils se font un honneur;
Un fils est à leurs yeux un tribut au Seigneur,
Un serviteur de plus pour servir le grand Maître,

Un œil, une raison de plus pour le connaître,
Une langue de plus dans le chœur infini
Par qui, de siècle en siècle, il doit être béni !
Ils ne dérobent pas, mendiants volontaires,
Leur pain aux indigents, comme vos solitaires :
Du travail de leurs doigts pour tisser leurs habits,
Ils font filer le ver et paître les brebis ;
Ils sèment le froment aux bords des précipices,
Ils attellent au joug leurs robustes génisses ;
Et souvent vous voyez ces pieux laboureurs,
A moitié d'un sillon arrosé de sueurs,
Aux accents de l'airain qui sort d'un monastère,
Arracher tout à coup le soc fumant de terre,
Et, mêlant sous le ciel la prière au travail,
Chanter l'hymne en laissant respirer leur bétail.

« Sans jamais l'outrager épurant la nature,
Leur vieux christianisme est une goutte pure
De cette eau que Jésus ne mêla d'aucun fiel
Quand sa bénite main la fit couler du ciel,
Et qu'il dit en partant : « Homme, je suis ton frère ;
« Mon royaume est le tien, et mon Père est ton père ! »

« Dans ce peuple d'élus quelques-uns cependant,

Soulevés d'ici-bas d'un soupir plus ardent,
Gravissant du Liban les sommets les plus rudes,
Sur la fin de leurs jours hantent les solitudes,
Où, livrés à l'esprit des contemplations,
Ils consument leur âme en aspirations :
Nouveaux Pauls du désert, qu'une caverne abrite,
Que le lion nourrit et que l'aigle visite.
Il en est un surtout dont les anges, dit-on,
Ne prononcent entre eux qu'avec respect le nom,
Dont les hommes d'en bas, les plus vieux de leur race,
Ne connaissent plus l'âge, ont oublié la trace,
Et qu'ils n'ont jamais vu, dans leurs plus jeunes ans,
Qu'avec son front pensif, chenu de cheveux blancs,
Sa tempe approfondie et sa prunelle éteinte,
Où depuis soixante ans nulle clarté n'est peinte,
Mais qui semble, brûlée à des éclairs ardents,
Quoique aveugle en dehors, regarder en dedans.
Ah! celui-là, mon fils, sait des choses étranges
Sur l'enfance du temps, sur l'homme et sur les anges,
Soit qu'un récit divin lui fût un jour conté,
Soit qu'au-dessus des sens son esprit soit monté,
Soit que dans les rigueurs dont il se sanctifie
Son âme ait retrouvé le don de prophétie,
Et qu'au lieu de percer la nuit de l'avenir,

Elle sache évoquer des temps le souvenir,
Comme un esprit robuste, à force de pensée,
Rappelle du lointain sa mémoire effacée.
Il voit les jours d'Adam comme ceux d'aujourd'hui.
Mais c'est un dur travail de parvenir à lui!
Il habite, au plus haut de ces cimes visibles,
Un antre tout fermé de rocs inaccessibles,
Où des pas des mortels ne mène aucun sentier :
Le montagnard en vain gravit un jour entier.
On ne peut découvrir la grotte sans prodige :
On dit qu'à moins qu'un ange ou Dieu ne vous dirige,
De peine et de sueurs le corps anéanti,
On se retrouve au point d'où l'on était parti.
Mais l'esprit du Très-Haut, qui de si loin vous mène,
Vous conduira, mon fils, mieux qu'une trace humaine.
Laissez la blonde enfant avec sa mère en bas,
Et demain au Liban j'accompagne vos pas. »

Nous laissâmes tomber notre ancre dans la vase
Où l'antique Sidon, près d'un cap qui s'évase,
Rassemblait autrefois sous ses quais de granit
Ses voiles, comme autant d'aiglons rentrés au nid.
Le temps n'a rien laissé, de sa ruine immense,
Qu'un môle renversé qui dort au fond d'une anse,

Du sable dont la lune éclairait la blancheur,
Et l'écume lavant la barque d'un pêcheur.
Que ton éternité nous frappe et nous accable,
Dieu des temps, quand on cherche un peuple dans du sable,
Et que, d'un vaste empire où l'on descend la nuit,
La rame d'une barque, hélas! est tout le bruit!

—

Je laissai tous mes biens dans ma maison flottante,
Que ces flots assoupis berçaient comme une tente;
Et le vieillard et moi, d'un essor tout pareil,
Nos pas aux flancs des monts, devançant le soleil,
Nous vîmes par degrés, au lever de l'aurore,
La mer derrière nous fuir, et les pics éclore,
Et des sommets atteints, d'autres sommets voilés,
Fendre des firmaments par leur neige étoilés.
De là, le grand désert, sous sa vapeur de braise,
Brillait comme un fer chaud que rougit la fournaise;
Et la mer et le ciel fondus à l'horizon,
Trompant en s'unissant les yeux et la raison,
Semblaient un océan circulaire et sans plages
Où nageaient le soleil, les monts et les nuages.
Nous passâmes au pied d'un haut mamelon noir

Que couronnaient les murs d'un antique manoir,
Tout semblable aux monceaux de gothiques ruines
Dont le Rhin féodal revêtait ses collines.
Des turbans noirs brillaient au sommet d'une tour.
« Quel est, dis-je au vieillard, ce terrible séjour?
Quel crime, ou quelle ardeur d'une âme solitaire,
A pu faire habiter ce palais du mystère?
— C'est là pourtant, mon fils, c'est là, répondit-il,
Qu'une femme d'Europe a bâti son exil [1],
Et que, livrant ses nuits aux sciences des mages,
Elle s'élève à Dieu par l'échelle des sages :
Dieu connaît si son art est songe ou vérité,
Mais tout homme bénit son hospitalité. »
Nous passâmes la nuit dans ces hautes demeures;
La grâce et la sagesse en charmèrent les heures,
Les étoiles du ciel en fêtèrent l'accueil,
Et mes pieds en sortant en bénirent le seuil.

—

De la crête des rocs aux torrents des abîmes,
Nous montâmes trois jours, et nous redescendîmes :

[1] Lady Stanhope à Djioun.

Nous touchâmes du pied les sauvages tribus
Des enfants du désert, des races vils rebuts;
Des Druzes belliqueux, aux yeux noirs et superbes,
Adorateurs du veau qui rumine leurs herbes;
Des Arabes pasteurs, dont les chameaux errants
Viennent de trente jours pour boire les torrents,
Qui suivent les saisons, et dont les tentes blanches,
Portatives cités, brillaient entre les branches.
Nous dormions en tout lieu, sans soif et sans danger:
Car partout l'Orient a sacré l'étranger.
Enfin, aux sons lointains de leurs cloches bénites,
Nous connûmes de loin les monts des Maronites;
Et, gravissant leurs pics où se brisent les vents,
Nous laissâmes en bas leurs plus sombres couvents:
Le Liban n'était plus pour nos pieds qu'un cratère
Éclaté par ses flancs en cent bouches de terre,
Où le regard plongeant sur son rebord profond
Trouve la nuit, l'horreur, et le vertige au fond.
Les neiges, qui fondaient en pâle et jaune écume,
Fumaient comme des feux que le pasteur allume,
Et, roulant dans l'abîme en cent mille canaux,
Remplissaient l'air muet du tonnerre des eaux.
Nous marchions en tremblant où l'aigle à peine niche,
Quand, au détour soudain d'une étroite corniche,

Nous vîmes, étonnés et tombant à genoux,
Des cèdres du Liban la grande ombre sur nous,
Arbres plantés de Dieu, sublime diadème,
Dont le Roi des éclairs se couronne lui-même
Leur ombre nous couvrit de cette sainte horreur
D'un temple où du Très-Haut habite la terreur.
Nous comptâmes leurs troncs qui survivent au monde,
Comme, dans ces déserts dont les sables sont l'onde,
On mesure de l'œil, en renversant le front,
Des colonnes debout, dont on touche le tronc.
De leur immensité le calcul nous écrase;
Nos pas se fatiguaient à contourner leur base,
Et de nos bras tendus le vain enlacement
N'embrassait pas un pli d'écorce seulement.
Debout, l'homme est à peine à ces plantes divines
Ce qu'est une fourmi sur leurs vastes racines.
De la croupe du mont où les neiges fondaient,
Jusqu'aux bords d'un plateau leurs bras noirs débordaient.
Comme d'un coup de hache en cet endroit fendue,
La pente tout à coup jusqu'à perte de vue
Plongeait en précipice, où, se brisant au fond,
Un fleuve tout entier s'élançait d'un seul bond,
Et de là vers la mer, se creusant en vallée,
Faisait serpenter l'onde en un lit rassemblée.

Couchés sur le rebord, pour qu'en plongeant en bas
Le vertige des eaux ne nous emportât pas,
L'écume dans les yeux et le vent au visage,
Nous regardions le gouffre ébattre son nuage,
Comme du haut d'un cap on regarde écumer,
Sur les écueils fumants, les grands flux d'une mer.
Nos fronts seuls débordaient la béante muraille.
Mon guide m'y montra, du regard, une entaille
Que l'onde avait creusée, et qu'en changeant de lits
Sa chute avait laissée en ces rochers polis:
C'était comme une immense et blanche cannelure
Dont l'onde aurait sculpté la profonde moulure,
Ou comme la moitié d'une solide tour
Dont un pan écroulé laisse les flancs à jour,
Et dont les jets de ronce et d'arbustes sauvages
Laissent compter à l'œil les débris des étages.
A quelques pas de nous, comme une tente au mur,
S'ouvrait dans ses parois un interstice obscur,
Semblable par sa forme aux portes colossales
Qui s'élèvent du seuil au toit des cathédrales.
Devant cette ouverture, un grand banc de rocher,
Promontoire du mont plus lent à s'ébrécher,
Étendait de niveau quelques pieds de surface,
Où la mousse et les pas trouvaient un peu d'espace.

A travers de grands blocs de porphyre sanglant,
Notre œil en démêlait le sentier circulant.
L'onde, dont le granit le plus dur se découpe,
En relevait les bords comme ceux d'une coupe.
Ce rebord défendait le regard et les pas
De l'abîme ondoyant qui mugissait en bas.
Une branche d'un cèdre, ainsi qu'un noir nuage,
S'abaissant sur la place avec tout son feuillage,
Dont les perles d'écume étincelaient au jour,
Versait un peu de nuit et de fraîcheur autour,
Et laissait du matin les rayons et les ombres,
Luttant dans les rameaux, jouer sur ces décombres.
« Rendons grâce au Seigneur! dit le vieillard tout bas.
Lui-même vers son saint il a guidé nos pas :
Nous sommes arrivés. Ces gigantesques tiges
Des arbres de l'Éden sont les sacrés vestiges;
Du saint jardin ces lieux ont conservé le nom;
Ces cèdres étaient vieux aux jours de Salomon :
Leur instinct végétal est une âme divine
Qui sent, juge, prévoit, et raisonne, et combine;
Leurs gigantesques bras sont des membres vivants
Qu'ils savent replier sous la neige ou les vents :
Le rocher les nourrit, le feu les désaltère;
Leur séve intarissable est le suc de la terre.

Ils ont vu sans fléchir, sur leurs dômes géants,
Le déluge rouler les flots des Océans;
C'est un de leurs rameaux que l'oiseau bleu de l'arche
Rapporta de l'abîme en signe au patriarche:
Ils verront le dernier comme le premier jour!
L'ermite sous leurs pieds a choisi son séjour.
Voilà depuis les temps l'antre affreux qu'il habite,
Où l'esprit du passé nuit et jour le visite,
Où des rameaux sacrés, peuplés d'illusions,
Descendent sur ses yeux les saintes visions;
Son âme s'y confond à l'âme de la terre.
Jamais seul, et pourtant constamment solitaire,
Il converse sans cesse avec d'étranges voix;
Il voit ce qui n'est plus, ainsi que je vous vois.
Son corps n'obéit plus aux lois de la nature,
Quelques fruits secs sont là toute sa nourriture;
Et si, du monastère à nos pieds habité,
De ses frères en Dieu l'active charité
Oubliait quelque jour d'apporter les corbeilles
Des dattes et du miel, aliment de ses veilles,
Ce jour le trouverait mort d'inanition,
Sans avoir suspendu sa contemplation.
Allons, suivez ma trace au bord du précipice!
Mais de vos pieds muets que le bruit s'assoupisse;

Demeurez à la porte, et gardez-vous d'entrer,
Si je ne vous fais pas signe d'y pénétrer;
Car un sens qui s'éteint en rend plus clair un autre:
Son oreille entendrait ou mon pied ou le vôtre.
Et s'il est absorbé dans les choses d'en haut,
Craignons de réveiller son esprit en sursaut :
Nous chasserions la voix qui parle dans son âme,
Comme en la secouant on éteint une flamme. »

Je suivis pas à pas mon guide : en un clin d'œil,
De l'antre révéré nous touchâmes le seuil.
Un sourd bourdonnement, écho d'un cœur qui prie,
Ou d'une solitaire et sainte rêverie,
Vers la porte du roc nous guidait en marchant,
Comme un bruit d'eau caché qui croît en s'approchant:
On eût dit que la roche, abri du solitaire,
Avait pris une voix, et louait Dieu sous terre.
Nous ne distinguions pas les mots; mais les élans
De la voix pour l'oreille étaient assez parlants.
On y sentait l'ardeur et les bonds de l'extase
Qui d'un sein débordant jaillit et s'extravase,
Et de l'âme en travail le saint bouillonnement.
Mon guide s'arrêta sur la porte un moment,
Entre les deux piliers tendit un peu la tête,

Prit ma main, et du doigt m'indiqua le Prophète.
C'était lui : l'œil fermé comme un homme assoupi,
Sur le seuil de son antre il était accroupi,
Les deux pieds sous son corps, dans la sainte attitude
Dont ses membres pieux avaient pris l'habitude ;
Ses mains sur ses genoux jointes par tous les doigts,
Le buste sur lui-même affaissé sous son poids,
Tous ses muscles perçant sa chair d'anachorète
Dessinés sous sa peau comme ceux d'un squelette,
Mais où l'on retrouvait la charpente d'un corps
Dont un esprit puissant avait mû les ressorts.
Tout ce buste était nu ; la lourde couverture
Que nouait une corde autour de sa ceinture
Déroulait seulement, pour ombrager le tronc,
Quelques plis effilés sur sa natte de jonc.
Ses longs bras attestaient la hauteur de sa taille ;
Son épaule adossée à la rude muraille,
Imitant par la peau la teinte du rocher,
Comme un bloc de sculpteur semblait s'en détacher ;
Et sur ce blanc du marbre on distinguait à peine,
Pour attester la vie, ondoyer quelque veine.
Son crâne, éblouissant d'un blanc teint de vermeil,
Ainsi qu'un dôme d'or éclatait au soleil :
On eût dit que jamais aucune chevelure

N'en avait ombragé la robuste moulure;
Seulement les fils blancs de ses deux hauts sourcils
Se mêlaient sur ses yeux à la blancheur des cils.
Ses yeux étaient fermés, comme si la paupière
N'eût plus cherché qu'en Dieu le ciel et la lumière;
Un jour intérieur paraissait inonder
Son visage immobile et doux à regarder.
Creusés par la pensée et non pas par des rides,
Ses traits purs n'étaient plus que des lignes arides
Dont un mince épiderme embrassait le contour:
Même à travers sa joue on croyait voir le jour.
De ce tissu fibreux la transparente trame
Ne semblait plus un corps, mais un vêtement d'âme;
Et si l'on n'eût pas vu ses lèvres murmurer
Et sa poitrine osseuse en s'enflant respirer,
On eût pu croire aux traits que le jeûne exténue,
A l'immobilité de ce front de statue,
A l'égale couleur des membres et du roc,
Que l'homme et le rocher n'étaient qu'un même bloc.
Le soleil, qui rasait les parois de l'abîme,
De son front chauve et nu teignait déjà la cime:
Ce rayon où ses yeux allaient s'épanouir,
Bien qu'il ne pût le voir, il semblait en jouir,
Comme par l'autre sens dont la foi nous inonde

On sent Dieu, sans le voir, dans la nuit de ce monde.
La stupeur sur le sol pétrifiait nos pas;
L'ombre sans mouvement ne nous trahissait pas;
Nul souffle de nos sens ne lui laissait connaître,
Entre le ciel et lui, la présence d'un être.
Oh! qui retrouverait les paroles de feu
Qui consumaient sa langue en jaillissant à Dieu?
Que le Dieu qui créa ces natures étranges
Des lèvres de ses saints aspire de louanges!
Quand il eut exhalé son matinal encens,
Sans qu'un signe visible eût averti ses sens,
Il se tourna vers nous, comme si la prière
D'un jour surnaturel eût guidé sa paupière.
« Jeune étranger, dit-il, approchez-vous de moi!
Depuis des jours bien longs, de bien loin je vous voi :
Vous venez, mon enfant, d'une ombre bien épaisse,
Chercher le jour à l'heure où mon soleil s'abaisse;
Mais celui dont la main me rappelle au tombeau
Avec une étincelle allume un grand flambeau :
Du levant au couchant, l'inextinguible flamme
De l'âme qui s'éteint se communique à l'âme.
Ce flambeau du passé que ne souffle aucun vent,
Le mourant ici-bas le transmet au vivant :
Toujours quelqu'un reçoit le saint manteau d'Elie,

Car Dieu ne permet pas que sa langue s'oublie!
C'est vous que dans la foule il a pris par la main,
Vous à qui son esprit a montré le chemin,
Vous que depuis le sein d'une pieuse mère
De la soif du Seigneur sa grâce ardente altère;
C'est vous qu'il a choisi là-bas pour écouter
La voix de la montagne, et pour la répéter.
Mais de ces grands récits des merveilles antiques
Hâtez-vous d'épuiser les sources prophétiques;
Car dans cette mémoire où Dieu les fit rouler
Elles n'ont plus, hélas! qu'un instant à couler.
Celui qui vous amène à mes dernières veilles
Veut que ma vieille voix meure dans vos oreilles.
J'ai vu ma dernière heure avec vous s'approcher;
Je vais laisser bientôt ma dépouille au rocher :
Pressez l'heure fuyante où Dieu me laisse vivre,
Lisez avant qu'un doigt ne déchire le livre
Des secrets de la terre : il est partout écrit.
Parlez : où voulez-vous que j'ouvre mon esprit?
— Que le souffle divin, dis-je, l'ouvre lui-même!
Qui suis-je pour parler devant la voix suprême?
— Eh bien! répondit-il, mon fils, recueillons-nous,
Mettez entre vos doigts le front sur vos genoux :
Quand vous relèverez de vos mains votre tête,

La mort aura scellé les lèvres du prophète. »

Et trois jours à ses pieds nous restâmes assis.
Ceci fut le second de ces douze récits.

PREMIÈRE VISION.

Or c'était dans ces jours où le souverain Juge
A peine retenait les vagues du déluge,
Quand tout être voisin de sa création,
Excepté l'homme, était dans sa perfection.
La lune dans le ciel, pâle sœur de la terre,
Comme aux bornes des mers la voile solitaire,
S'élevait pleine et ronde entre ces larges troncs,
Et, des cèdres sacrés touchant déjà les fronts,
Semblait un grand fruit d'or qu'à leur dernière tige

Avaient mûri le soir ces arbres du prodige.
De rameaux en rameaux les limpides clartés
Ruisselaient, serpentaient en flots répercutés,
Comme un ruisseau d'argent, qu'une chute divise,
En nappes de cristal pleut, scintille et se brise;
Puis, s'étendant à terre en immenses toisons,
Sur les pentes en fleurs blanchissaient les gazons.
On voyait aux lueurs de la nocturne lampe
Des files de troupeaux gravissant une rampe,
Troupeaux qu'une tribu de pasteurs, pris du soir,
Chassait dans le lointain derrière un tertre noir.
Hommes, femmes, enfants, ils s'enfonçaient dans l'ombre.
Cette famille humaine était en petit nombre;
Sous ce ciel sans ardeur et sans humidité,
Nul tissu ne couvrait leur belle nudité :
Les femmes s'ombrageaient avec leur chevelure,
Qu'elles tressaient en frange autour de leur ceinture;
Et les hommes nouaient sur leurs flancs nus les peaux
Des plus beaux léopards, ennemis des troupeaux;
La taille, la grandeur, la force de ces hommes
Passait l'humanité des âges où nous sommes,
Autant que la hauteur de ces arbres géants
Surpasse en vos forêts vos chênes de cent ans.
Leur voix qui s'éloignait mourut dans la distance,

Et tout fut sous le bois solitude et silence.

Majesté des déserts, de la nuit et des cieux,
Qui pourrait vous chanter ou vous peindre à leurs yeux?
Si vous gardez encore, après votre ruine,
Pour le regard de l'homme une empreinte divine;
Si la nuit rayonnante et ses globes errants
Lui montre l'infini sous ces cieux transparents,
Qu'était-ce avant le jour où le dépôt de l'onde
Jeta sur notre sol son atmosphère immonde?
Qu'était-ce quand du jour le grand globe couché,
Le firmament, de nous par l'ombre rapproché,
Laissait lire au regard égaré dans ses routes
Ces voûtes de soleils derrière d'autres voûtes,
Et ce filet des cieux, vaste éblouissement,
Dont chaque maille était un grand astre écumant?
Qu'était-ce quand du mal le funèbre génie
N'avait du globe encor qu'effleuré l'harmonie,
Que ce monde terrestre était encor celui
Où l'ordre et la beauté dans la force avaient lui?
Que tout, sortant d'Éden, s'y souvenait encore
De l'immortalité de sa première aurore,
Et que dans l'univers toute chose et tout lieu,
De jeunesse exultants, se sentaient pleins de Dieu?

Ah ! si de tout flétrir tu ne t'étais hâtée,
O mort, on n'eût jamais compris le nom d'athée !

—

« Or en ces jours, mon fils, tous les êtres vivants,
Qu'ils nagent dans les eaux ou volent sur les vents,
Du soleil au ciron, de la brute à la plante,
Étaient tous animés par une âme parlante :
L'homme n'entendait plus cet hymne à mille voix
Qui s'élève des eaux, des herbes et des bois;
De ces langues sans mots, depuis sa décadence,
Lui seul avait perdu la haute intelligence,
Et l'insensé déjà croyait, comme aujourd'hui,
Que l'âme commençait et finissait en lui;
Comme si du Très-Haut la largesse infinie
Épargnait la pensée en prodiguant la vie,
Et comme si la vie avait un autre emploi,
Père, que de t'entendre et de parler à toi !
Mais, bien qu'aux hommes sourds ces voix de la nature
Ne parussent qu'un vague et stupide murmure,
Les anges, répandus dans l'éther de la nuit,
D'une impalpable oreille en aspiraient le bruit;
Car du monde réel à leur monde invisible

L'échelle continue était plus accessible;
Aucuns des échelons de l'être ne manquaient,
Tous les enfants du ciel entre eux communiquaient;
Des esprits et des corps l'indécise frontière
N'élevait pas entre eux d'aussi forte barrière.
L'homme entendait l'esprit : l'être immatériel,
Habitant l'infini que l'homme appelle ciel,
Uni par sympathie à quelque créature,
Pouvait changer parfois de forme et de nature,
Et, dans une autre sphère introduit à son gré,
Pour parler aux mortels descendre d'un degré.
Bien plus : de ces amours des vierges et des anges
Il naissait quelquefois des natures étranges,
Hommes plus grands que l'homme et dieux moins grands que Dieu,
De la brute à l'archange occupant le milieu;
Monstres que condamnait leur nature adultère
A regretter le ciel en agitant la terre.
Du grand monde impalpable à ce monde des corps,
Nul ne sait, ô mon fils, les merveilleux rapports;
Nul ne peut remonter, de parcelle à parcelle,
Les générations de l'âme universelle;
Nul ne peut dénombrer, démêler, dénommer,
Ces gouttes s'écoulant de l'éternelle mer.
Mais la terre à nos pieds nous en rend témoignage :

De ce qu'on ne voit pas ce qu'on voit est l'image;
Un ciel réfléchit l'autre; et si dans nos sillons
La poussière de vie écume en tourbillons;
S'il n'est pas un atome en la nature entière,
Un globule de l'air, un point de la matière,
Qui ne révèle l'être et la vie à nos yeux,
L'infini d'ici-bas nous dit celui des cieux.
L'éternité sans fond n'a point de bord aride,
Et ce qui remplit tout ne connaît pas de vide!

« De ces esprits divins dont sont peuplés les cieux,
Les anges étaient ceux qui nous aimaient le mieux,
Créés du même jour, enfants du même père,
Que l'homme en les nommant peut appeler mon frère;
Mais frères plus heureux, dont la sainte amitié
De tous nos sentiments n'a pris que la pitié:
Invisibles témoins de nos terrestres drames,
Leurs yeux ouverts sur nous pleurent avec nos âmes;
De la vie à nos pas éclairant les chemins,
Ils nous tendent d'en haut leurs secourables mains.
C'est pour eux que sont faits ces divins phénomènes
Dont l'homme n'entrevoit que les lueurs lointaines;
Et pour eux la nature est un saint instrument
Dont l'immense harmonie éclate à tout moment,

Et dont la claire voix et les mille merveilles
De sagesse et d'extase enivrent leurs oreilles. »

A cette heure où du jour le bruit va s'assoupir,
Pour entendre du soir l'insensible soupir,
Quelques-uns d'eux, errant dans ces demi-ténèbres,
Étaient venus planer sur les cimes des cèdres.
Des étoiles aux mers, comme pleine de sens,
La montagne n'était qu'un orgue à mille accents.
Il eût fallu Dieu même et l'oreille infinie
Pour démêler les voix de la vaste harmonie.
Les anges, le silence et la nuit écoutaient
Ce grand chœur végétal, et les cèdres chantaient :

CHŒUR DES CÈDRES DU LIBAN.

Saint, saint, saint, le Seigneur qu'adore la colline!
Derrière ces soleils, d'ici nous le voyons :
Quand le souffle embaumé de la nuit nous incline,
Comme d'humbles roseaux sous sa main nous plions.
Mais pourquoi plions-nous? C'est que nous le prions,
C'est qu'un intime instinct de la vertu divine
Fait frissonner nos troncs du dôme à la racine,

Comme un vent du courroux qui rougit leur narine,
Et qui ronfle dans leur poitrine,
Fait ondoyer les crins sur les cous des lions.

Glissez, glissez, brises errantes!
Changez en cordes murmurantes
La feuille et les membres des bois!
Nous sommes l'instrument sonore
Où le nom que la lune adore
A tous moments meurt pour éclore
Sous nos frémissantes parois.
Venez, des nuits tièdes haleines;
Tombez du ciel, montez des plaines;
Dans nos branches du grand nom pleines
Passez, repassez mille fois!
Si vous cherchez qui le proclame,
Laissez là l'éclair et la flamme,
Laissez là la mer et la lame!
Et nous, n'avons-nous pas une âme,
Dont chaque feuille est une voix?

Tu le sais, ciel des nuits à qui parlent nos cimes;
Vous, rochers que nos pieds sondent jusqu'aux abîmes
Pour y chercher la séve et les sucs nourrissants;

Soleils, dont nous buvons les dards éblouissants;
Vous le savez, ô nuits dont nos feuilles avides
Pompent les frais baisers et les perles humides :
Dites si nous avons des sens!
Des sens dont n'est douée aucune créature,
Qui s'emparent d'ici de toute la nature,
Qui respirent sans lèvre et contemplent sans yeux,
Qui sentent les saisons avant qu'elles éclosent;
Des sens qui palpent l'air et qui le décomposent,
D'une immortelle vie agents mystérieux!

Et pour qui donc seraient ces siècles d'existence?
Et pour qui donc seraient l'âme et l'intelligence?
Est-ce donc pour l'arbuste nain?
Est-ce pour l'insecte et l'atome,
Ou pour l'homme, léger fantôme
Qui sèche à mes pieds comme un chaume,
Qui dit la terre son royaume,
Et disparaît du jour avant que de mon dôme
Ma feuille de ses pas ait jonché le chemin?
Car les siècles, pour nous, c'est hier et demain!!!

Oh! gloire à toi, Père des choses!
Dis quel doigt terrible tu poses

Sur le plus faible des ressorts,
Pour que notre fragile pomme,
Qu'écraserait le pied de l'homme,
Renferme en soi nos vastes corps;

Pour que de ce cône fragile,
Végétant dans un peu d'argile,
S'élancent ces hardis piliers
Dont les gigantesques étages
Portent les ombres par nuages,
Et les passereaux par milliers;

Et quel puissant levain de vie
Dans la séve, goutte de pluie
Que boirait le bec d'un oiseau,
Pour que ses ondes toujours pleines,
Se multipliant dans nos veines,
En désaltèrent les réseaux;

Pour que cette source éternelle
Dans tous les ruisseaux renouvelle
Ce torrent que rien n'interrompt,
Et de la crête à la racine
Verdisse l'immense colline

Qui végète dans un seul tronc!

Dites quel jour des jours nos racines sont nées,
Rochers qui nous servez de base et d'aliment!
De nos dômes flottants montagnes couronnées,
Qui vivez innombrablement;
Soleils éteints du firmament,
Étoiles de la nuit par Dieu disséminées,
Parlez, savez-vous le moment?
Si l'on ouvrait nos troncs, plus durs qu'un diamant,
On trouverait des cents et des milliers d'années
Écrites dans le cœur de nos fibres veinées,
Comme aux couches d'un élément.

Aigles qui passez sur nos têtes,
Allez dire aux vents déchaînés
Que nous défions leurs tempêtes
Avec nos mâts enracinés.
Qu'ils montent, ces tyrans de l'onde;
Que leur aile s'ameute et gronde
Pour assaillir nos bras nerveux!
Allons! leurs plus fougueux vertiges
Ne feront que bercer nos tiges,
Et que siffler dans nos cheveux.

Fils du rocher, nés de nous-même,
Sa main divine nous planta;
Nous sommes le vert diadème
Qu'aux sommets d'Éden il jeta.
Quand ondoiera l'eau du déluge,
Nos flancs creux seront le refuge
De la race entière d'Adam,
Et les enfants du patriarche
Dans notre bois tailleront l'arche
Du Dieu nomade d'Abraham.

C'est nous, quand les tribus captives
Auront vu les hauteurs d'Hermon,
Qui couvrirons de nos solives
L'arche immense de Salomon.
Si, plus tard, un Verbe fait homme
D'un nom plus saint adore et nomme
Son Père du haut d'une croix,
Autels de ce grand sacrifice,
De l'instrument de son supplice
Nos rameaux fourniront le bois.

En mémoire de ces prodiges,
Des hommes inclinant leurs fronts

Viendront adorer nos vestiges,
Coller leurs lèvres à nos troncs.
Les saints, les poëtes, les sages,
Écouteront dans nos feuillages
Des bruits pareils aux grandes eaux,
Et sous nos ombres prophétiques
Formeront leurs plus beaux cantiques
Des murmures de nos rameaux

Glissez comme une main sur la harpe qui vibre
Glisse de corde en corde, arrachant à la fois
A chaque corde une âme, à chaque âme une voix!
Glissez, brise des nuits, et que de chaque fibre
Un saint tressaillement jaillisse sous vos doigts!
Que vos ailes frôlant les cintres de nos voûtes,
Que des larmes du ciel les résonnantes gouttes,
Que les gazonillements du bulbul dans son nid,
Que les balancements de la mer dans son lit,
L'eau qui filtre, l'herbe qui plie,
La séve qui découle en pluie,
La brute qui hurle ou qui crie,
Tous ces bruits de force et de vie
Que le silence multiplie,
Et ce bruissement du monde végétal

Qui palpite à nos pieds du brin d'herbe au métal,
Que ces voix qu'un grand chœur rassemble
Dans cet air où notre ombre tremble
S'élèvent et chantent ensemble
Celui qui les a faits, celui qui les entend,
Celui dont le regard à leurs besoins s'étend :
Dieu, Dieu, Dieu, mer sans bords qui contient tout en elle,
Foyer dont chaque vie est la pâle étincelle,
Bloc dont chaque existence est une humble parcelle!
Qu'il vive sa vie éternelle,
Complète, immense, universelle;
Qu'il vive à jamais renaissant
Avant la nature, après elle;
Qu'il vive et qu'il se renouvelle,
Et que chaque soupir de l'heure qu'il rappelle
Remonte à lui, d'où tout descend!!!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .

Ainsi chantait le chœur des arbres, et les anges
Avec ravissement répétaient ces louanges;
Et des monts et des mers, et des feux et des vents,
De chaque forme d'être et d'atomes vivants,
L'unanime concert des terrestres merveilles
Pour monter au Seigneur passait par leurs oreilles.
Et ces milliers de voix de tout ce qui voit Dieu,
Le comprend, ou l'adore, ou le sent en tout lieu,
Roulaient dans le silence en grandes harmonies,
Sans mots articulés, sans langues définies,
Semblables à ce vague et sourd gémissement
Qu'une étreinte d'amour arrache au cœur aimant,
Et qui dans un murmure enferme et signifie
Plus d'amour qu'en cent mots l'homme n'en balbutie!

. . . .

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

MÉDITATIONS POÉTIQUES INÉDITES.

FIN DE LA TABLE.





